

AUROVILLE ET LA PENSÉE DE SRI AUROBINDO



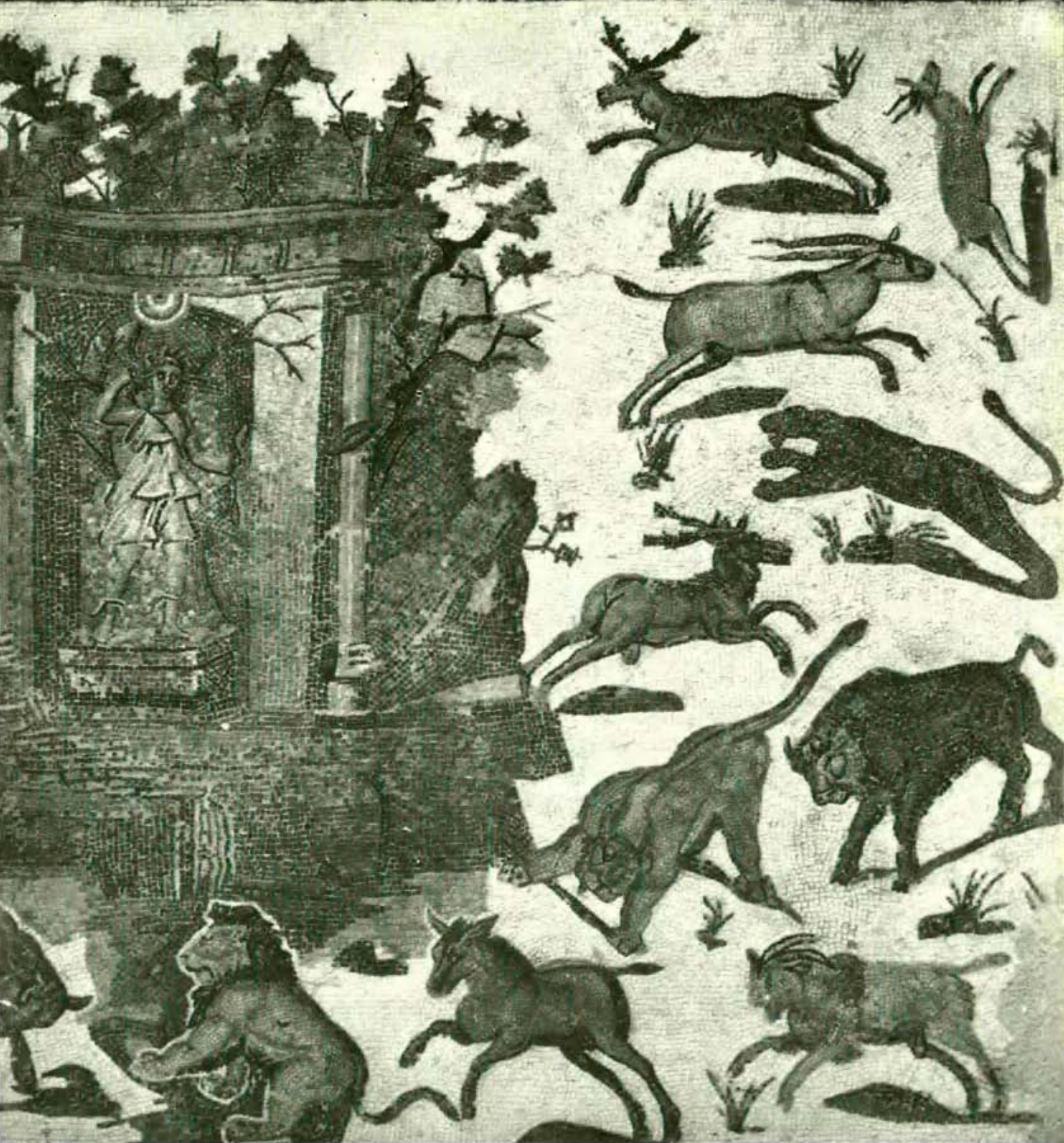


Photo Unesco - Roger Lesage

TRÉSORS DE L'ART MONDIAL

70

TUNISIE

La Dame aux Fauves

Offerte à la Maison de l'Unesco, à Paris, par le gouvernement tunisien le 29 juin 1972, cette mosaïque formait le pavement de la salle à manger d'une maison romaine du 2^e siècle de notre ère dans l'antique Thysdrus — aujourd'hui El Djem (Tunisie) —. Mise au jour lors de fouilles effectuées en 1961, elle mesure 2,5 m sur 1,7 m. Elle est typique de l'art décoratif romano-africain, et de la technique mosaïste, alors à son apogée. Diane, déesse de la nature, des eaux, des arbres et de la chasse y est évoquée dans une construction rustique sommant des rochers; alentour, lions, gazelles, cerfs, ânes et taureaux sauvages. Ici, détail de cette mosaïque.

2 OCT. 1972

OCTOBRE 1972
25^e ANNÉE

PUBLIÉ EN 12 LANGUES

Français	Japonais
Anglais	Italien
Espagnol	Hindi
Russe	Tamoul
Allemand	Hébreu
Arabe	Persan

Mensuel publié par l'UNESCO
Organisation des Nations Unies
pour l'Éducation,
la Science et la Culture

Ventes et distributions :
Unesco, place de Fontenoy, Paris-7^e

Belgique : Jean de Lannoy,
112, rue du Trône, Bruxelles 5

ABONNEMENT ANNUEL : 17 francs français ; 220 fr. belges ; 16 fr. suisses ; £ 1.30.
POUR 2 ANS : 30 fr. français ; 400 fr. belges ; 27 fr. suisses (en Suisse, seulement pour les éditions en français, en anglais et en espagnol) ; £ 2.30. Envoyer les souscriptions par mandat C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco, place de Fontenoy, Paris.

★

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduits du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

★

Bureau de la Rédaction :
Unesco, place de Fontenoy, Paris-7^e - France
Directeur-Rédacteur en chef :
Sandy Koffler

Rédacteur en chef adjoint :
René Caloz

Adjoint au Rédacteur en chef :
Olga Rödel

Secrétaires généraux de la rédaction :
Édition française : Jane Albert Hesse (Paris)
Édition anglaise : Ronald Fenton (Paris)
Édition espagnole : Francisco Fernández-Santos (Paris)
Édition russe : Georgi Stetsenko (Paris)
Édition allemande : Hans Rieben (Berne)
Édition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)
Édition japonaise : Kazuo Akao (Tokyo)
Édition italienne : Maria Remiddi (Rome)
Édition hindie : Kartar Singh Duggal (Delhi)
Édition tamoule : N.D. Sundaravadivelu (Madras)
Édition hébraïque : Alexander Peli (Jérusalem)
Édition persane : Fereydoun Ardalan (Téhéran)

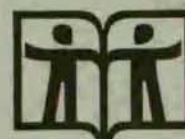
Rédacteurs :
Édition française : Philippe Ouannès
Édition anglaise : Howard Brabyn
Édition espagnole : Jorge Enrique Adoum

Illustration : Anne-Marie Maillard

Documentation : Zoé Allix

Maquettes : Robert Jacquemin

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au Rédacteur en Chef.



1972
Année
Internationale
du Livre

Pages

4 **SRI AUROBINDO**
LE CENTENAIRE D'UN GRAND SAGE
par K.R. Srinivasa Iyengar

6 **GRANDES ÉTAPES**
D'UNE VIE ET D'UNE ŒUVRE
Photos

8 **L'IDÉAL DE L'UNITÉ HUMAINE**
par Sri Aurobindo

11 **AUROVILLE, CITÉ OUVERTE**
SUR LE MONDE
Photos

14 **VIVANTE ET ANCESTRALE**
MUSIQUE DE L'AFRIQUE
par Francis Bebey

20 **KIRGHIZIE**
LE PAYS AU-DELÀ DES NUAGES
par Chinghis Aitmatov

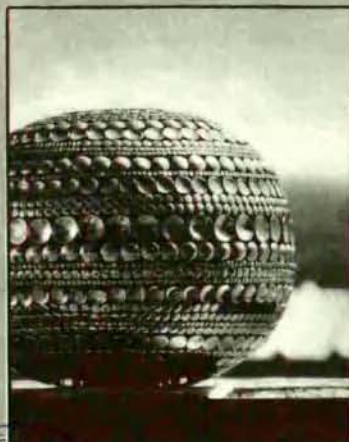
26 **TAXILA, CENTRE UNIVERSITAIRE**
DE L'ANCIENNE ASIE
par Syed Ashfaq Naqvi

31 **L'UNESCO**
UN ÉDITEUR A L'ÉCHELLE MONDIALE
par Betty Werther

33 **LATITUDES ET LONGITUDES**

34 **NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT**

2 **TRÉSORS DE L'ART MONDIAL**
Diane chasserresse (Tunisie)

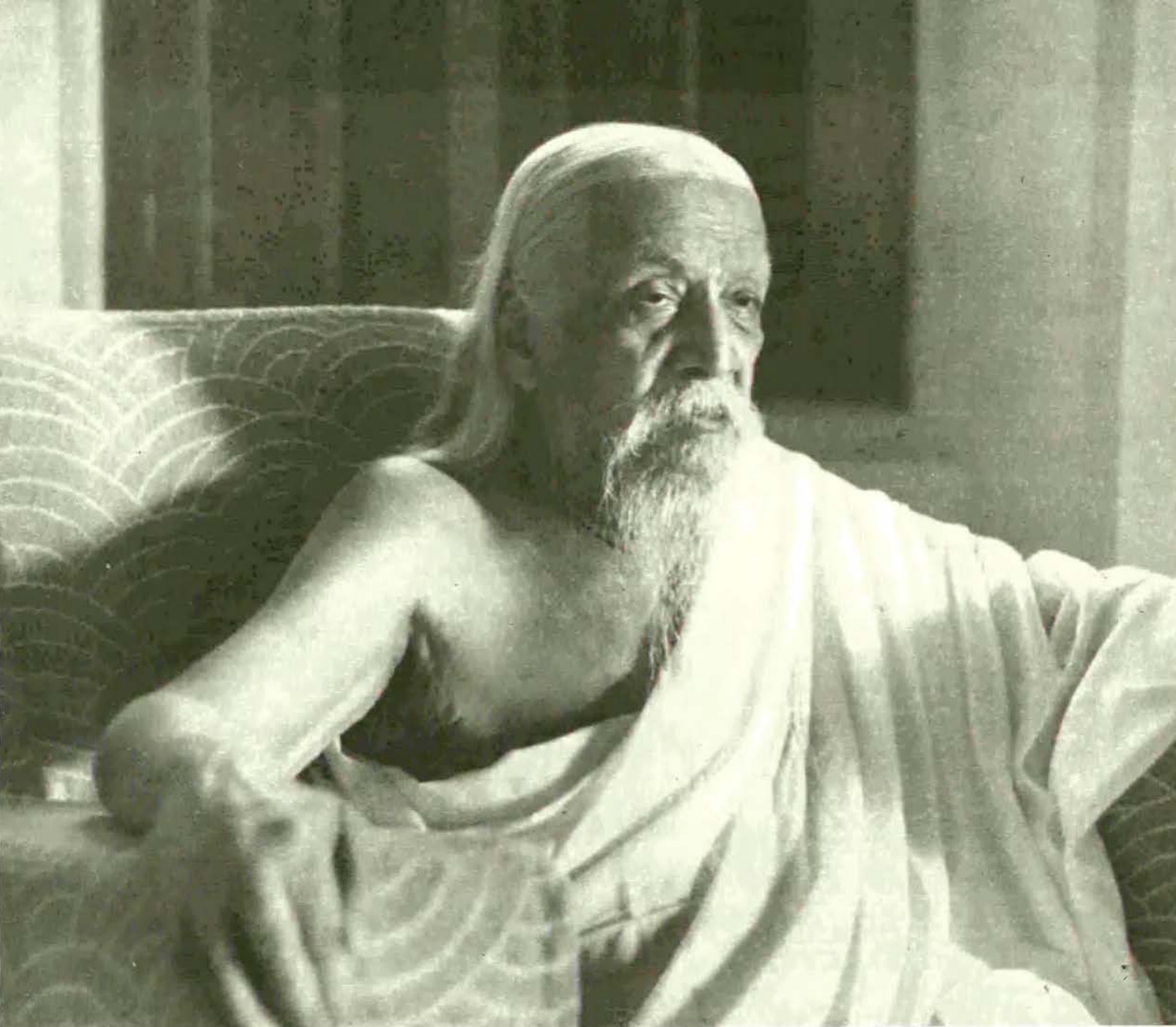


AUROVILLE : CITÉ
DE L'UNITÉ UNIVERSELLE

Maquette de la construction sphéroïde de 45 et 30 mètres, recouverte de disques dorés, qui dominera la cité d'Auroville actuellement en cours d'édification près de Pondichéry, dans l'Inde du Sud-Est. Le « Matrimandir », tel est son nom, symbolise un idéal de beauté et d'harmonie et servira de lieu de méditation. Le nom d'Auroville dérive de celui du poète et philosophe indien Aurobindo, dont les œuvres et les idéaux sont à l'origine de la création de cette cité.
Photo (c) Dominique Darr, Paris

N° 10 - 1972 MC 72-2-281 F





par
K.R. Srinivasa Iyengar

Est-ce pur caprice du destin si Sri Aurobindo, philosophe, poète et patriote indien dont on célèbre le centenaire cette année, naquit 75 ans avant l'indépendance indienne ?

Aurobindo voyait lui-même dans la coïncidence de son 75^e anniversaire et de la proclamation, le 15 août 1947, de l'indépendance de l'Inde (ce « rendez-vous avec la destinée » dont parle Jawaharlal Nehru, alors Premier ministre) « non pas un accident fortuit, mais la connivence de la Force Divine qui guide mes pas ».

Troisième fils d'un chirurgien, Aurobindo reçut une éducation anglaise à Darjeeling, à la Loretto Convent School et à Londres, à la Saint's Paul School, avant d'aller étudier les classiques à Cambridge. De retour en Inde en 1893, il accepta du service dans l'Etat de Baroda (Inde occidentale) et devint à la fois sous-directeur et professeur au Collège de Baroda, avant d'être nommé directeur au nouveau Collège National de Calcutta.

Il ne tenait pas le sous-continent indien simplement pour une étendue géographique, mais bien comme une patrie — Bharati la Mère — escamotée sous la domination étrangère. Négligeant la sécurité matérielle que lui offrait sa carrière d'enseignant, Aurobindo se lança dans un programme complexe d'action révolutionnaire.

D'abord à l'écart de la scène politique, il se borna à contrôler une organisation secrète qui s'étendait à travers le pays, prête au soulèvement armé quand viendrait le moment favorable. Puis, en 1906, Aurobindo descendit ouvertement dans l'arène politique, prêchant avec une ardeur militante la cause du nationalisme dans les colonnes de « Bande Mataram », quotidien de Calcutta dont il était bien entendu, le rédacteur.

Déjà, son « Bhavani Mandir », tenu par la bureaucratie étrangère pour un pamphlet incendiaire, circulait sous le manteau parmi les jeunes révolutionnaires. Or, son adhésion ouverte au

K.R. SRINIVASA IYENGAR, pédagogue Indien, auteur et critique, a entrepris une étude de la vie et de l'œuvre philosophique de Sri Aurobindo. C'est à ce penseur qu'il consacre son dernier livre : « Sri Aurobindo: a Biography and a History », deux volumes publiés récemment à Pondichéry (Inde). Il dirigeait auparavant le Département d'anglais de l'Université d'Andhra (sud-est de l'Inde), dont il devint vice-doyen avant d'être élu, en 1969, vice-président de l'Académie nationale des lettres à New Delhi. Il a publié, entre autres, des biographies de Rabindranath Tagore, François Mauriac, Shakespeare.

La Conférence générale de l'Unesco ouvrira sa 17^e session le 17 octobre 1972. Lors de sa précédente réunion en 1970, elle a invité tous les États membres de l'Unesco et les organisations non-gouvernementales à participer, en 1972, au centenaire de la naissance de Sri Aurobindo. Une exposition sur la vie et l'œuvre d'Aurobindo se tiendra au siège de l'Unesco à Paris du 16 au 26 octobre. Des cérémonies spéciales ont eu ou auront lieu tant à Pondichéry, au sud de Madras sur la côte est de l'Inde, qu'à Auroville, cité internationale du nom même d'Aurobindo, proche de Pondichéry. Conçu dans l'esprit international de la Conférence générale de l'Unesco, ce numéro contient des articles traitant de la vie et de l'enseignement de Sri Aurobindo; de la musique traditionnelle de l'Afrique; du développement culturel de la République soviétique de Kirghizie; de l'héritage prestigieux de Taxila au Pakistan et, enfin, de l'Année Internationale du Livre et de l'Unesco en tant que maison d'édition.

Photo Henri Cartier-Bresson © Ashram Sri Aurobindo, Pondichéry, Inde



Le centenaire d'un grand sage

SRI AUROBINDO

Sri Aurobindo à 78 ans, peu avant sa mort survenue en 1950.

nationalisme extrémiste en faisait dès lors l'homme le plus dangereux de l'Inde. Après que deux révolutionnaires exaltés eurent commis des meurtres à Muzzaferpore, Sri Aurobindo fut arrêté et mis au secret dans la prison d'Alipur, sous l'inculpation de conspiration.

Acquitté après un long procès, il fut relâché en mai 1909. Or, pendant qu'il était en prison, Aurobindo avait eu une révélation mystique de l'omniprésence divine, qui le décida à se détacher de la politique et à se retirer à Pondichéry, comptoir français du sud de l'Inde, où il pouvait s'adonner calmement aux exercices spirituels et au yoga.

Dans sa « grotte de Tapasya » à Pondichéry, il chercha à trouver le sens véritable des voies mystiques entrevues dans sa prison. En 1914, avec une Française, Mira Richard, qui partageait sa quête spirituelle et allait être connue sous le nom de « la Mère », il lança un mensuel philoso-

phique « Arya » et fonda le célèbre Ashram.

Mira Richard dut regagner la France lors de la Première Guerre mondiale; néanmoins Aurobindo poursuivit jusqu'en 1921 la publication de la revue où parurent, en plusieurs livraisons, ses ouvrages philosophiques : « La Vie divine », « Le Cycle humain », « l'Idéal de l'unité humaine », « La Synthèse du yoga », « Le Secret du Véda », « Essais sur le Gita », « Les Fondements de la culture indienne » et « La Poétique du futur ».

L'œuvre poétique de Sri Aurobindo, à la fois lyrique, dramatique et épique, le place au rang des grands créateurs de notre temps. Mais bien plus encore que l'écrivain et le poète, c'est Aurobindo penseur et prophète qui exerça une influence profondément originale sur ses contemporains.

Dans son message pour le Jour de l'Indépendance, le 15 août 1947, Sri Aurobindo en appelait aux cinq mouvements mondiaux auxquels lui-même

avait pris part et dont il souhaitait l'accomplissement : une Inde libre et unie ; la renaissance de l'Asie ; la réalisation de l'unité mondiale ; la pénétration de la spiritualité indienne en Europe et en Amérique et, enfin, « une nouvelle phase de l'évolution qui permettrait à l'homme d'atteindre à une conscience plus haute et plus grande ». C'était là le thème de certaines de ces œuvres : « La Vie divine », « Le Cycle humain » et « l'Idéal de l'unité humaine ».

Sri Aurobindo juge que la crise actuelle de l'humanité tient à la vertigineuse emprise de l'homme sur le monde extérieur, alors que l'essor spirituel de l'homme même semble avoir pris fin depuis longtemps. Notre milieu change vite ; mais notre mentalité reste la même.

Seules ont été parcourues les premières étapes de l'évolution : le passage de la « matière » à la « vie » et celui de la « vie » au « mental ». Il est temps de passer au « supra-

UN GRAND SAGE (Suite)

mental » et à la « divinisation » de l'homme et de l'univers.

Sri Aurobindo mourut le 5 décembre 1950, mais son œuvre fut poursuivie par « la Mère » et c'est dans la perspective du futur telle que l'envisageait Aurobindo, qu'Auroville, « La Ville internationale de l'Aurore » fut inaugurée en février 1968, près de Pondichéry.

Près de 22 ans se sont écoulés depuis la mort de Sri Aurobindo ; mais son influence continue à s'exercer. Il a pris place au Panthéon des grands sages et Rishis de l'Inde, inscrit dans les grands mouvements rénovateurs du monde pour en accélérer l'accomplissement. Il vit l'Inde enchaînée et voulut sa libération. Il vit que l'homme, créature de l'infini, n'est en réalité qu'un pauvre infirme, prisonnier de son égoïsme, de sa débilité organique et de la certitude de sa mort.

L'Ashram de Pondichéry et Auroville relèvent expressément de la philosophie spirituelle de Sri Aurobindo. Mais ce ne sont que des microcosmes, des avant-postes spirituels où quelques centaines d'hommes, de femmes et d'enfants, de toutes les rationalités du monde, jettent les bases de la « Deva Sangha » (la communauté des dieux) qu'envisageait Sri Aurobindo.

L'Ashram et Auroville ne sont que commencement du commencement ; rien de plus qu'aperçus, hypothèses, esquisses, échappées sur l'avenir. En somme, manière de promesses, mais la signature en est de Sri Aurobindo.

3 Sri Aurobindo en 1919, préparant un article pour « Arya » le mensuel philosophique qu'il fonda avec Mira Richard, disciple française qui allait devenir « la Mère » de l'Ashram.



Les grandes étapes d'une vie et d'une œuvre

1 Aurobindo en écolier à Manchester, Angleterre en 1883. Né à Calcutta et fils d'un chirurgien indien, il fut éduqué en Angleterre à partir de l'âge de sept ans.



2 Aurobindo (assis au centre, le deuxième à partir de la gauche) en compagnie d'autres chefs nationalistes indiens à Poona, près de Bombay (1906-1907). Après avoir terminé ses études à Cambridge, Aurobindo retourna en Inde en 1893 et devint professeur au collège de Baroda (Inde occidentale). En 1906, il prit ouvertement part au mouvement nationaliste ; ces activités le conduisirent, pour un temps, en prison. Relâché en 1909, il se détourna de la politique et se retira à Pondichéry où il fonda son « Ashram », ou communauté spirituelle.



Photo (C) Dominique Darr, Paris



4

4 Sri Aurobindo à Pondichéry en 1919, période pendant laquelle il produisit nombre de ses grandes œuvres philosophiques.

5

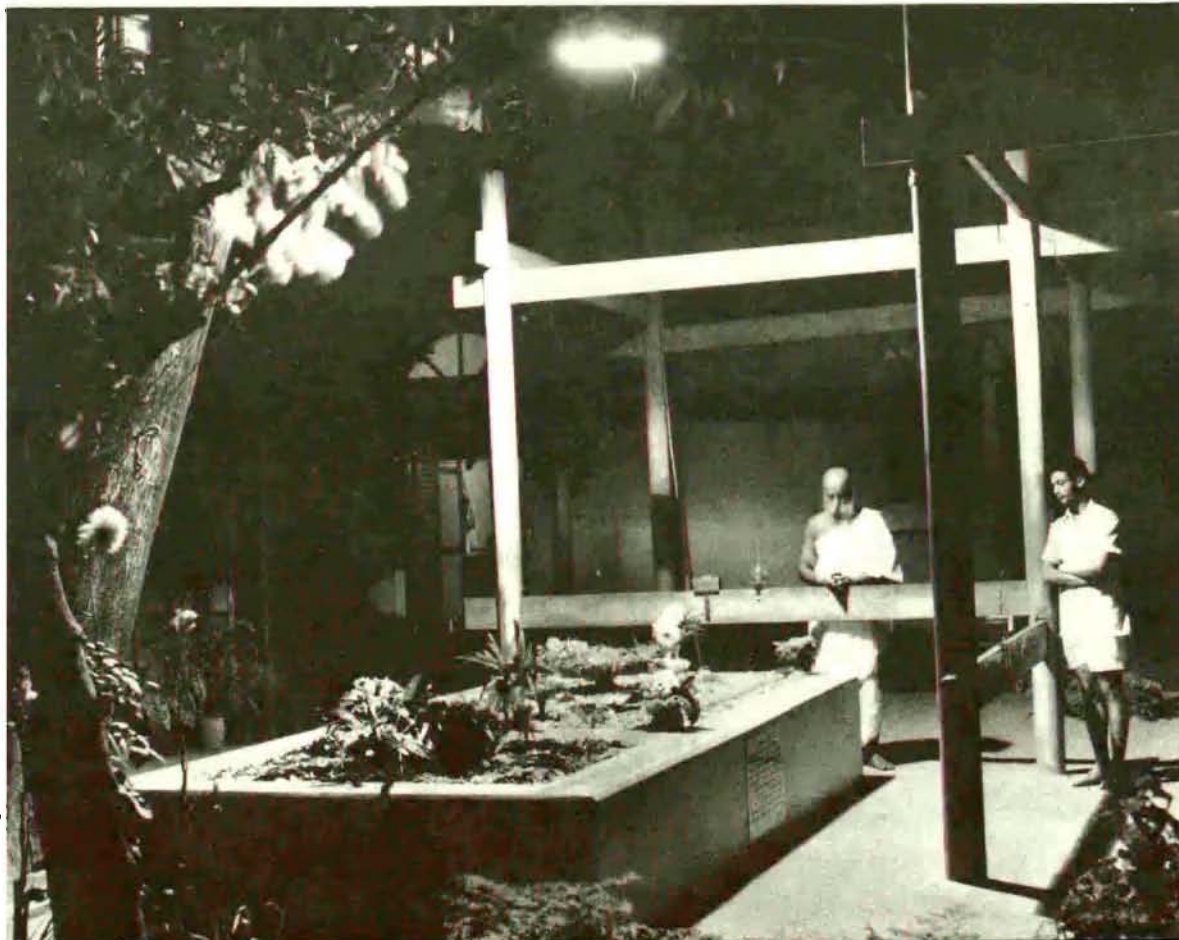


5 Photographie de « la Mère » prise à Pondichéry l'année dernière. Mira Richard est née à Paris en 1878 et sa première rencontre avec Sri Aurobindo remonte à 1914. En 1926, Sri Aurobindo lui confia l'administration de la vie communautaire dans l'Ashram ainsi que la direction spirituelle des disciples.



6

6 Une partie de la foule assistant à la cérémonie du balcon ou « darshan » à l'Ashram de Sri Aurobindo. Quatre fois par an, en février, avril, août et novembre, « la Mère » se montre au balcon de son appartement pour saluer disciples et visiteurs massés en bas, dans la rue, et observant un silence respectueux.



7 Des disciples méditent sur la tombe de Sri Aurobindo.

7



Photos © Ashram Sri Aurobindo, Pondichéry

L'ASHRAM DE PONDICHÉRY

Les préceptes et les idéaux de Sri Aurobindo ont trouvé leur expression pratique et leur application par la vie et les activités de la communauté spirituelle fondée par le philosophe à Pondichéry. Ce n'était, au début, qu'une petite poignée de disciples qui vivaient comme des membres de la famille de Sri Aurobindo ; cette communauté, ou Ashram, est aujourd'hui devenue un établissement de 1 800 personnes, désireuses de donner une dimension spirituelle à leur vie. Organisés par les propres membres de la communauté, les services de celle-ci vont du tissage et de la filature, à l'agriculture en passant par la construction, l'artisanat et le travail des métaux. La manufacture de papier (en bas à gauche) fournit les presses de la communauté qui éditent en treize langues. Les activités culturelles comprennent la peinture, la sculpture et la musique interprétée sur les instruments à cordes, traditionnels en Inde. Fondé en 1952, le « Centre International d'Education Sri Aurobindo » dépend de l'Ashram et offre aujourd'hui un enseignement qui va de la maternelle aux cours universitaires ; cet enseignement est basé sur la méthode du « Libre Progrès » telle que l'a conçue et définie Sri Aurobindo lui-même.



L'IDÉAL DE L'UNITÉ HUMAINE

Poète, critique et humaniste, Sri Aurobindo représentait ce type nouveau de penseur que le Supplément littéraire du « Times » de Londres décrivait comme « un homme alliant la vivacité de l'Occident au mysticisme de l'Orient ». Après quatre ans de contemplation spirituelle, il fonda, en 1914, un mensuel philosophique « Arya » dans lequel il exprimait sa conception de la destinée de l'homme et de l'histoire, ainsi que la progression de la société humaine vers l'unité et l'harmonie. Ces articles et les œuvres maîtresses, un peu plus tardives, de Sri Aurobindo ont, depuis, été réunies en volumes, en particulier le « Savitri », épopée spirituelle de vingt-trois mille vers. Les citations qui suivent sont extraites de « L'idéal de l'Unité humaine », ouvrage réunissant des textes parus tout d'abord dans la revue « Arya » de 1915 à 1918. Ce traité ainsi que les autres ouvrages de Sri Aurobindo seront publiés intégralement, aux éditions Buchet-Chastel, Paris, dans des « Œuvres complètes » établies par la Librairie du centenaire (trente volumes) et traduites en français par « la Mère » disciple française du penseur et directrice de l'Ashram de Pondichéry.



par Sri Aurobindo

Si un idéal s'est frayé le chemin jusqu'au seuil de la pensée, c'est qu'il doit nécessairement être essayé ; or, il est probable que l'idéal de l'unité humaine figurera largement parmi les forces déterminantes de l'avenir ; en fait, les circonstances intellectuelles et matérielles de l'époque actuelle l'ont préparé et l'imposent presque.

L'État et l'individu

Un fait mérite d'être noté quant à la prétention de l'État à sacrifier l'individu à son propre intérêt : à savoir que la forme de l'État ne fait absolument aucune différence au principe. La tyrannie du souverain absolu sur tous, ou celle de la majorité sur l'individu (...) sont des formes d'une seule et même tendance. Chacune de ces tyrannies, quand elle proclame d'une manière absolue : « L'État, c'est moi », énonce une vérité profonde, bien qu'elle fonde cette vérité sur un mensonge. La vérité est que chacune est vraiment l'expression de l'État et de sa tendance caractéristique à subjuguier le libre arbitre, la liberté d'action, le pouvoir, la dignité et l'indépendance des individus qui le constituent. Le mensonge est dans l'idée sous-entendue que l'État est quelque chose de plus grand que les individus qui le composent et qu'il peut impunément s'arroger cette oppressive suprématie sans dommage pour lui-même ni pour le plus haut espoir de l'humanité.

Conscience nationale, liberté individuelle

Une culture nationale, une religion nationale, une éducation nationale peuvent encore être utiles, pourvu qu'elles

ne contrarient pas la croissance de la solidarité humaine, d'une part, et, d'autre part, la liberté individuelle de pensée, de conscience et de développement.

Agrégats sociaux et organisme vivant

L'organisation administrative, politique et économique de l'humanité en agrégats plus ou moins grands est un travail qui relève fondamentalement du même ordre de phénomène que la création d'un organisme vivant dans la Nature physique. C'est-à-dire que la Nature se sert essentiellement de méthodes extérieures et physiques qui obéissent aux principes d'énergie de la vie physique pour créer des formes vivantes.

Liberté et justice

Mais la liberté est insuffisante, la justice aussi est nécessaire et devient une revendication pressante ; le cri de l'égalité s'élève. Certes, l'égalité absolue n'existe pas en ce monde, mais ce mot d'ordre visait les inégalités injustes et inutiles du vieil ordre social. Dans un ordre social équitable, les chances doivent être égales pour tous ; une égale éducation doit permettre à chacun de développer et d'utiliser ses facultés.

La plaie de l'égoïsme national

La guerre ne peut être abolie que si les armées nationales sont abolies, et même alors, ne sera-ce pas sans difficultés, car il faudrait mettre au point quelque mécanisme nouveau, et l'humanité ne sait pas encore comment le trouver, et serait-il trouvé que, pendant longtemps, elle ne serait pas capable de l'utiliser et n'en aurait pas vraiment le désir. Or, il n'y a aucune chance que les armées nationales soient abolies ; chaque nation se méfie trop des autres, a trop d'ambitions et d'appétits, trop besoin

de rester armée, fût-ce pour garder ses marchés et tenir en laisse ses dominions, ses colonies, ses peuples en sujétion.

Progrès des libertés

Toute restriction non indispensable des quelques libertés communes que l'homme a pu instaurer équivaut pratiquement à un pas en arrière, quel que soit le profit immédiat qu'elle puisse apporter, et toute oppression, toute répression organisée qui dépasse ce que l'état imparfait de la nature et de la société humaines rend inévitable, devient une atteinte au progrès de l'espèce entière, où qu'elle soit employée et quel que soit celui qui l'emploie.

Diversité et unité

La liberté est aussi nécessaire à la vie que le sont les lois et un régime ; la diversité est aussi nécessaire que l'unité à notre véritable plénitude. L'existence n'est « une » que dans son essence et sa totalité ; dans son jeu, elle est nécessairement multiforme. L'uniformité absolue équivaudrait à la cessation de la vie, alors qu'au contraire la vigueur de la pulsation de la vie peut se mesurer à la richesse des diversités qu'elle crée. Et pourtant, si la diversité est essentielle à la puissance et à la fécondité de la vie, l'unité est nécessaire à son ordre, à son aménagement, à sa stabilité.

La liberté intérieure

La Nature ne fabrique pas un modèle ni une règle pour l'imposer du dehors ; elle pousse la vie à croître du dedans et à affirmer sa propre loi naturelle et son propre développement naturel, modifiés seulement par le commerce avec son milieu. Toute liberté, quelle qu'elle soit, individuelle, nationale, religieuse, sociale ou éthique repose sur ce principe fondamental de notre existence.

La démocratie

La démocratie n'est d'aucune manière une sûre garantie de la liberté ; au contraire, nous voyons aujourd'hui le système démocratique de gouvernement s'acheminer régulièrement vers une annihilation organisée de la liberté individuelle, à un point que l'on n'aurait pas pu imaginer dans les anciens systèmes aristocratiques et monarchiques. Certes, il se peut que la démocratie ait mis fin aux formes d'oppression despotique les plus violentes et les plus brutales qui s'associaient à ces systèmes, et délivré les nations assez fortunées pour parvenir à des formes libérales de gouvernement — et c'est sans doute un gain considérable. L'oppression ne se réveille plus maintenant qu'en temps de révolution et d'excitation, souvent sous la forme d'une tyrannie de la populace ou d'une sauvage répression révolutionnaire ou réactionnaire. Mais nous sommes en présence d'une dépossession de la liberté, plus respectable en apparence, plus subtile et plus systématique, plus modérée en sa méthode parce qu'épaulée par une force plus grande, et qui, pour cette raison même, est plus effective et plus totale.

Langue et langues

Une langue commune favorise l'unité ; on pourrait donc soutenir que l'unité de l'espèce humaine exige une unité de langage ; les avantages de la diversité devraient être abandonnés pour le bien du plus grand nombre, même si le sacrifice temporaire est grave (...) (Mais) le langage est le signe de la vie culturelle d'un peuple, l'indice de l'âme, de la pensée et du mental qui se trouve derrière l'âme de son action et enrichit celle-ci. Par suite, c'est ici, plus que dans les sphères purement extérieures, que nous pouvons saisir le plus facilement le phénomène et l'utilité de la diversité. (...) La diversité de langage mérite donc d'être gardée, parce que la diversité de culture et la différenciation des groupes d'âmes méritent d'être gardées, et parce que, sans cette diversité-là, la vie ne peut pas avoir son libre essor ; sans elle, vient le danger, et presque l'inévitabilité du déclin et de la stagnation.

L'intérieur et l'extérieur

Si nous insistons ici sur la culture, sur les choses du mental et de l'esprit, ce n'est pas nécessairement dans

l'intention de sous-estimer le côté matériel et extérieur de la vie ; notre but n'est pas du tout de rabaisser ce à quoi la Nature n'a cessé d'attacher une importance si persistante. Au contraire, l'intérieur et l'extérieur dépendent l'un de l'autre. (...) La paix, le bien-être et l'ordre établi du monde humain sont des choses éminemment désirables pour fonder une grande culture mondiale où toute l'humanité devra s'unir ; mais ni l'unité extérieure ni l'unité intérieure ne doivent être privées d'un élément encore plus important que la paix, l'ordre, le bien-être : la liberté et la vigueur de la vie ; et celles-ci ne peuvent venir que de la variété et de la liberté des groupes et des individus.

Un but ultime : l'esprit

Une religion spirituelle de l'humanité est l'espoir de l'avenir. Par là, nous n'entendons pas ce que d'habitude on appelle une religion universelle, un système, un credo, une croyance intellectuelle, un dogme ou un rite extérieur. L'humanité a essayé de réaliser l'unité par ce moyen ; elle a échoué et méritait d'échouer, car il ne peut pas avoir de système religieux universel doté d'un unique credo mental et d'une unique forme vitale. Certes, l'esprit intérieur est unique mais, plus que tout autre, la vie spirituelle exige la liberté, la variété d'expression et des moyens de développement. Une religion de l'humanité suppose la perception grandissante qu'il existe un Esprit secret, une Réalité divine en laquelle nous sommes tous un, que l'humanité est, à présent, sur la terre son plus haut véhicule, et que le genre humain et l'être humain sont les moyens par lesquels cette Réalité se révélera progressivement ici-bas. Elle implique un effort grandissant pour vivre cette connaissance et instaurer sur la terre le royaume de cet Esprit divin. Par la croissance de ce Royaume en nous, l'unité avec nos semblables deviendra le principe gouvernant de toute notre vie — pas simplement un principe de coopération mais une fraternité plus profonde, un sens réel et intérieur de l'unité et de l'égalité, une vie commune à tous.

★

L'idée d'un empire mondial qui s'imposerait par la force pure est en contradiction directe avec les conditions nouvelles introduites dans le monde moderne par la nature progressive des choses.

★

Derrière les changements apparents apportés par les révolutions les plus radicales, nous voyons l'inévitable principe de continuité survivre au cœur de l'ordre nouveau.

★

Selon l'antique formule, la tâche de l'homme est d'apprendre à vivre selon la Nature.

★

L'homme essaie de déterminer les lois de son propre mental, de sa vie et de son corps, la loi et la règle des faits et des forces autour de lui.

★

L'arrangement actuel du monde a été façonné par des forces économiques, des diplomates politiques, des traités d'acquisition et des violences militaires, sans la moindre considération pour les principes moraux et les règles générales du bien-être de l'humanité.

★

L'individu libre est le progressiste conscient ; c'est seulement quand il peut communiquer à la masse sa propre conscience mobile et créatrice, qu'une société progressiste devient possible. ■

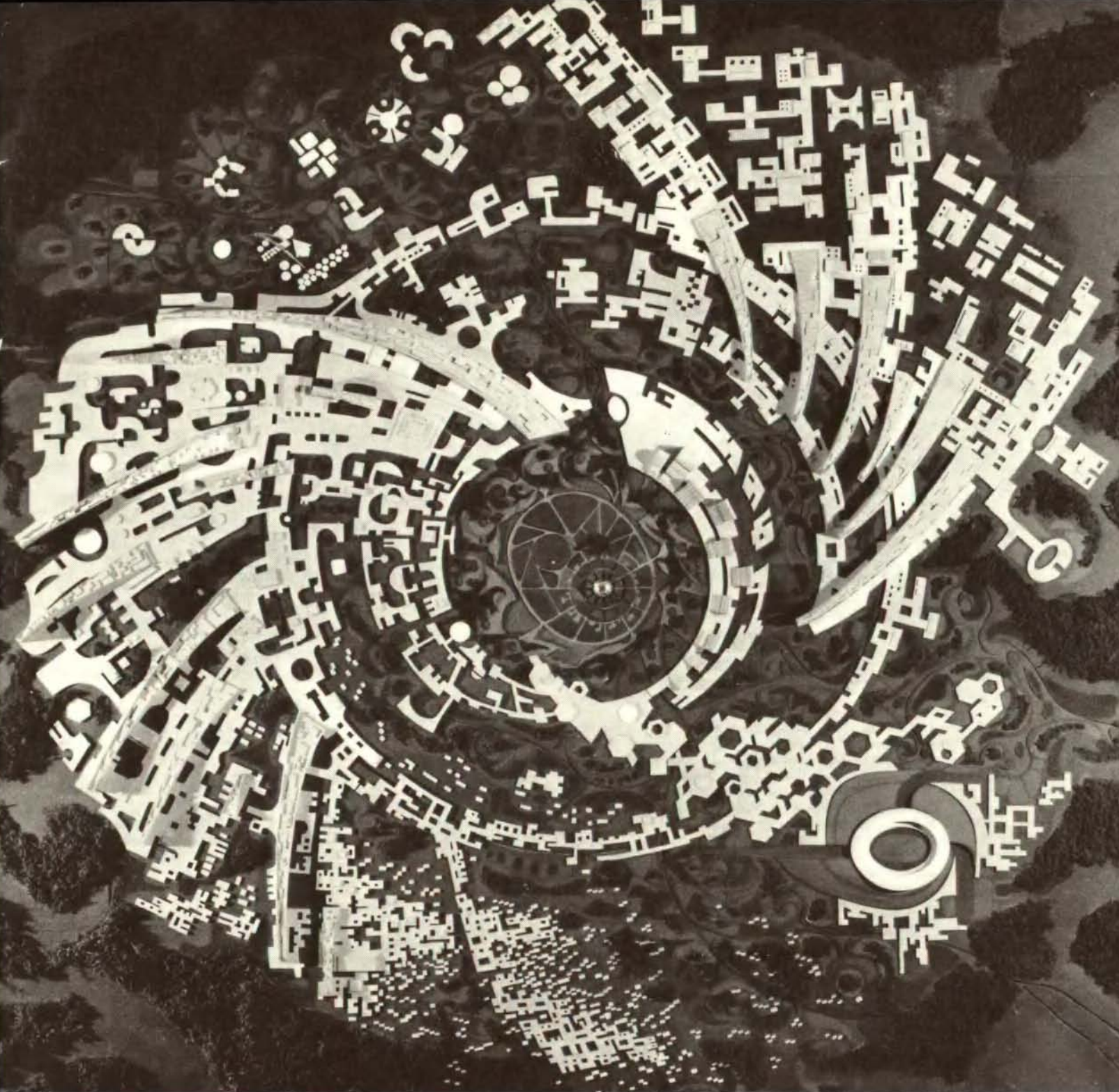


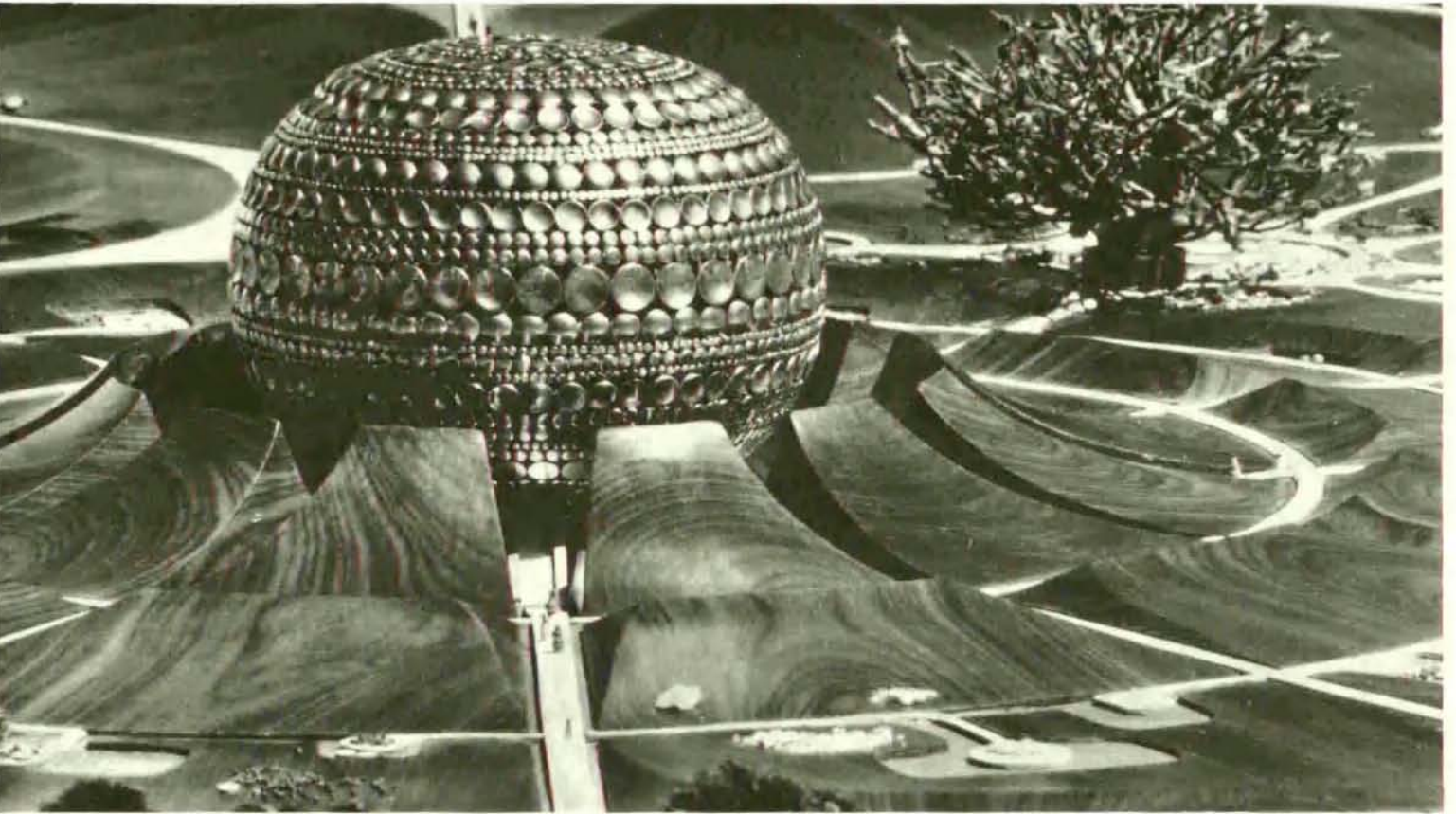
Photo © Dominique Darr, Paris

AUROVILLE

l'aurore
d'une cité
ouverte
sur le monde

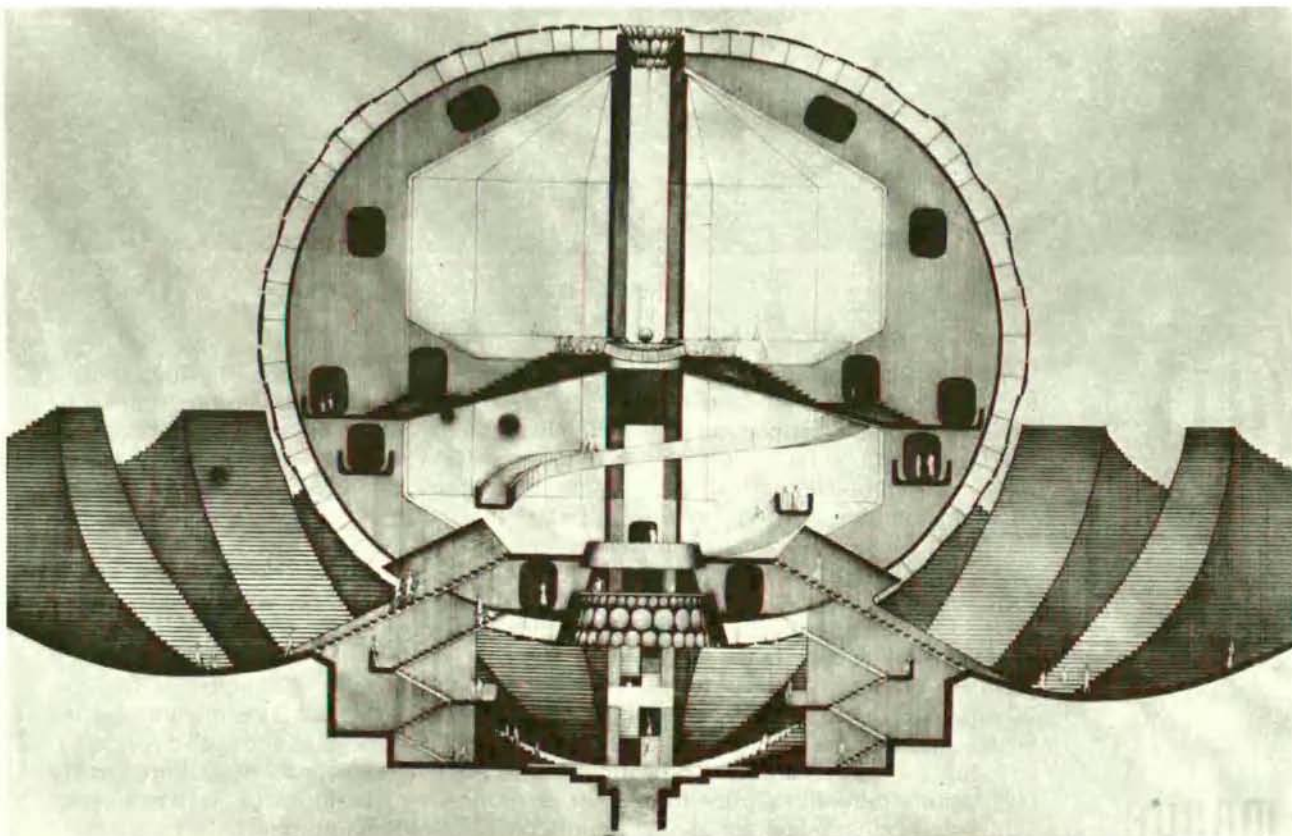
Cette maquette d'Auroville, ville culturelle fondée par la Société Sri Aurobindo à quelques kilomètres au nord de Pondichéry, en Inde, montre la ville de l'unité universelle se déroulant comme une nébuleuse spirale autour de son centre constitué par le « Matrimandir » ou boule d'or (voir page 12). Auroville comprend quatre zones (résidentielle, industrielle, culturelle et internationale) qui couvriront une superficie de près de 40 km² et abriteront une population qui ne dépassera pas 50 000 habitants. Dans la zone culturelle, les académies des arts et des sciences recevront des artistes et des savants venant de tous les pays du monde. Dans la zone internationale, des pavillons de toutes les nations seront des « ambassades » de la culture, de l'art et de l'artisanat de chacun des pays. La disposition de la ville en forme de spirale permet une intégration des différentes zones entre elles. La première pierre d'Auroville fut posée le 28 février 1968 et on compte qu'il faudra 20 ans pour en achever la construction. L'Unesco a invité ses États membres et les organisations non gouvernementales à participer au développement d'Auroville, cité culturelle internationale « destinée à rapprocher les valeurs de cultures et de civilisations différentes pour former un environnement harmonieux »; par ailleurs, l'Unesco a accordé son appui à ce projet considéré comme un tout.

11



LE GLOBE DE L'UNITÉ. Vue d'ensemble de l'énorme « Matrimandir », la sphère d'Auroville. La maquette montre ce que sera l'édifice une fois achevé, au milieu de douze jardins symbolisant les pétales ouverts d'une fleur de lotus (voir aussi légende de la couverture, page 3). De petits disques dorés et mobiles, agités par chaque souffle de vent, recouvrent des murs de béton enduits de plastique. Des chemins, aménagés entre les jardins, passent au bas de murs d'une hauteur de neuf mètres; inclinés en pente douce, ces chemins découpent douze passages dans la cavité centrale autour de la sphère dorée. En bas, une coupe de l'édifice due à

l'architecte français Roger Ander. Des escaliers conduisent à une chambre basse d'où part une rampe menant à la salle de méditation dont les douze murs représentent l'unité spirituelle. Une colonne ouverte traverse le centre du monument; elle contient une sphère irradiant une lumière diffuse dans les deux salles. En haut, à droite, habitants d'Auroville réunis sur le site du Matrimandir tel qu'il existe aujourd'hui. La réverbération du soleil ajoute une auréole de recueillement inspiré à cette scène. Fondations et jardins surélevés ont été creusés de main d'homme sans l'aide d'engins mécaniques de terrassement.





ÉCOLE DU LIBRE PROGRÈS. L'un des premiers bâtiments construits à Auroville fut une école d'un type nouveau, tant par son architecture que par les méthodes éducationnelles que l'on y pratique. On voit ici, dans le patio de ce nouvel édifice, un groupe international d'étude sur le rôle des arts dans la vie. Des personnes de tous âges peuvent suivre les cours de cette école grâce à la méthode du « Libre progrès » élaborée par Aurobindo lui-même. Cette méthode cherche à donner aux étudiants une meilleure connaissance de leur propre nature et à les convaincre qu'ils « appartiennent à l'humanité ». A droite, l'un des premiers enfants nés dans la nouvelle cité.

Photos © Dominique Darr, Paris



VIVANTE ET DE

Reliquaire de bois en forme de joueur de flûte, provenant du Sud Cameroun. Le mariage de la musique et de la sculpture est une des marques caractéristiques de la culture africaine. Les instruments de musique sont fréquemment ornés de fines sculptures (voir aussi page 16) et les musiciens sont un sujet favori pour les sculpteurs.

par Francis Bebey



Photo © Musée de l'Homme, Paris

La musique négro-africaine s'impose non à la seule oreille, mais à toutes les facultés de l'homme, à toutes ses possibilités d'entendement, par des sonorités en accord ou à l'unisson d'une conception du monde et de l'au-delà, sonorités elles-mêmes à l'écoute d'un monde mouvant et sans cesse à la recherche de la perfection. Cette musique en appelle au sens intégral de l'ouïe, à la réflexion profonde, à l'ouverture au surnaturel ; lieu du passage vers l'irréel et l'invisible d'esprits de toutes sortes, elle introduit à une foi, celle de la transformation de l'homme lors du passage de cette vie vers l'autre vie, l'ailleurs.

Comme telle, elle se présente, malgré l'apparente incohérence que l'Occidental lui prête volontiers, dans une cohérence que le rythme distribue autour de moments cruciaux comme la naissance, la maladie, la guérison, la mort. Elle est musique cyclique car elle symbolise le cycle même de la vie des hommes.

Et parce qu'elle est cyclique, on doit comprendre que sa matière soit faite de microcycles, sortes d'atomes sonores qui se libèrent ici et là en ces phases musicales extrêmement courtes que le musicien fredonne ou joue sans cesse, toujours pareilles à elles-mêmes, au grand désenchantement, parfois au désespoir de l'Européen qui conclut en tranchant : c'est une musique monotone.

En réalité, cette apparente monotonie fait partie d'un cycle complexe dont les éléments vivent intensément dans la chair, le sang, le cerveau et le cœur de l'homme noir. La phrase musicale perçue par l'oreille n'est, en fait, qu'un morceau de l'ensemble de sons parfaitement coordonnés qui irrigue tout le corps à la manière du système circulatoire.

FRANCIS BEBEY, musicien, écrivain et poète camerounais, est responsable du programme de la musique à l'Unesco. Compositeur et guitariste, il a donné des récitals de ses œuvres dans de nombreux pays et enregistré trois disques, dont le dernier, « Guitare d'une autre rime », chez Pathé Marconi (C 062 15184, Paris 1972). Auteur d'un livre d'initiation à la musique traditionnelle de l'Afrique noire, « Musique de l'Afrique » (Horizons de France, Paris), son roman, « Le Fils d'Agatha Moudio » (Ed. C.L.E., Yaoundé), a remporté le Prix littéraire de l'Afrique noire en 1968. Il a participé pendant plus de dix ans au programme de l'Unesco pour le développement de la radiodiffusion en Afrique et a écrit un livre sur ce sujet.

On pourrait, en comparant avec ce système, imaginer que d'un trou pratiqué à un certain endroit du corps humain — en l'occurrence, la bouche, lorsqu'il s'agit de chant — du sang jaillirait continuellement en un filet qui reviendrait ensuite, après avoir décrit un cercle à l'extérieur, rentrer par le même trou pour continuer à faire partie de l'ensemble de la circulation à l'intérieur du corps.

L'idée du cycle n'est d'ailleurs pas, chez l'Africain, exclusive au monde sonore. La sculpture et l'art pictural en donnent des motifs dont la signification n'a pas toujours été bien comprise. Par exemple, le serpent qui mord sa propre queue a pu faire croire à la maladresse du plus détestable des reptiles.

En réalité, le cercle fermé que propose ainsi le serpent indique, soit la volonté de ne voir entrer aucun élément extérieur dans une propriété strictement privée, soit la décision de vivre à jamais — le cercle étant le symbole de la continuité même dans des limites extrêmement réduites — dans un monde où tout est recommencement.

La monotonie de la musique négro-africaine prend ainsi une signification qui doit retenir l'attention de l'homme de culture, non seulement parce qu'elle s'explique en termes philosophiques, mais également parce que, même sur le plan technique, cette monotonie est le résultat d'une élaboration qui n'a rien d'incomplet.

Certains musiciens contemporains, surtout dans le domaine de la musique légère, s'inspirent d'ailleurs, de plus en plus, de cette soi-disant monotonie de la musique négro-africaine, pour bâtir des œuvres dont l'originalité frappe l'oreille dès le premier contact.

Le jazz américain a déjà, quant à lui, abondamment fait appel à cette particularité africaine, dans des « riffs » (1) célèbres, lesquels ont assuré à son répertoire non seulement le succès que l'on sait, mais aussi la possibilité de s'incruster dans la mémoire de maints auditeurs.

Il faut dire, du reste, que la musique classique occidentale, qui semble déci-

(1) Riff : dans le jazz, un riff est une phrase musicale, généralement assez courte, jouée par un ou plusieurs instruments à la fois, et qui revient plusieurs fois de suite, toujours pareille à elle-même.

ANCESTRALE MUSIQUE L'AFRIQUE

Ce batteur de tam-tam de la République du Zaïre (ex-Congo-Kinshasa), transporté par la musique, semble perdu dans un autre monde. Le tam-tam, sous ses formes les plus diverses, reste l'un des principaux instruments de musique de l'Afrique noire.

Photo © Emil Schulthess Zurich



dément avoir peur de cette monotonie, a tout fait pour la contourner, notamment par des subterfuges du genre de la fugue. Au stade élémentaire, en effet, l'art de la fugue consiste en la répétition, à différents degrés de la gamme, d'une phrase généralement courte dont les diverses superpositions donnent l'illusion d'un renouvellement.

Nous sommes pourtant là, à l'audition de Jean-Sébastien Bach, en présence d'un phénomène comparable à ce que nous offrent certaines musiques négro-africaines, avec la seule différence que dans celles-ci, il ne s'agit plus de superposer une phrase sur elle-même, mais des rythmes, ô com-

bien variés, sur une phrase donnée, qui revient sans cesse.

Dans bien des cas, le but de la musique africaine est l'action. Dans ce cadre, la danse elle-même n'est pas une fin, mais un passage, une sorte de tremplin, destiné à aider le corps à remplir la mission qui lui est assignée.

Action purement mécanique puisqu'il s'agit d'extraire, par la force de la musique, accompagnée de massages et de frictions, la souffrance d'un corps malade, puisqu'il s'agit par la musique de permettre labours et semences du champ, récolte du grain, ligotage décent du mort avant de l'enterrer.

Cette action peut aussi se placer à un niveau beaucoup plus élevé, lorsque l'on invoque les esprits et qu'on leur confie l'âme d'un mort, lorsque l'on guérit un malade sans le toucher, sans lui administrer de remède autre que la magie de la danse, lorsque l'on chante et danse afin que les jumeaux qui viennent de naître n'apportent pas de malheurs dans le village.

Quoi qu'il en soit, pendant tout le temps que durent cette musique et ses effets, la pensée de l'homme n'intervient pas. Elle reste à l'écart des mouvements comme si elle se trouvait emprisonnée momentanément.

Le visage reflète d'ailleurs cet état

ANCESTRALE MUSIQUE (Suite)

intérieur : absence de sourire accompagnant des gestes mécaniques, et cependant non automatiques. A deux pas de danse de là, voici la transe. C'est ici que l'on voit la force de la musique qui, éliminant pour un temps la faculté de penser, dicte directement au corps les mouvements à exécuter pour obtenir la guérison des malades ou la pluie pour les semailles.

Sans cette puissance, cette force extraordinaire, bien des rites de la vie africaine seraient impossibles.

Les instruments grâce auxquels l'homme tente de toucher la musique sont très prisés : les luths et les harpes, ainsi que d'autres instruments à cordes pincées par les doigts, témoignent du désir de toucher du doigt le son.

On comprend ainsi que les instruments à cordes pincées par les doigts soient de ceux-là qu'on utilise pour des fonctions surnaturelles — divination, guérison, adoration des dieux, etc.

Chez les Lemba du Transvaal, l'instrument de la création du monde et de la perpétuation de la race humaine est la *sanza*, dite « *deza* », petit clavier portatif dont les lamelles métalliques sont pincées avec les doigts.

Or, chaque fois qu'un son est émis par le pincement d'une lamelle, cela signifie qu'un enfant vient de naître « quelque part au monde ».

De même, chez les Fali du Nord-

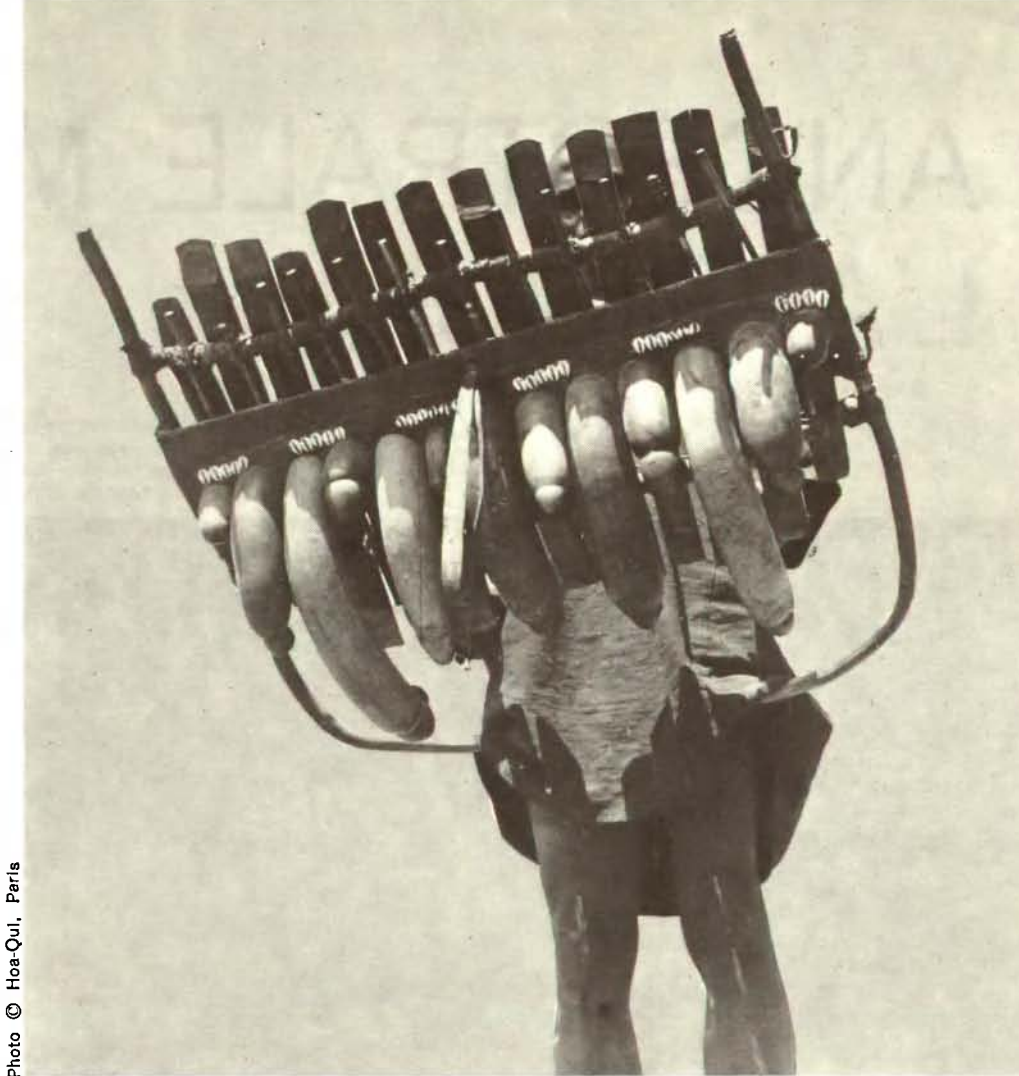


Photo © Hoa-Qui, Paris

A gauche, harpe de la Côte d'Ivoire, fréquemment utilisée pour invoquer les esprits au temps de la maladie, du danger et du malheur.

En haut, xylophone portatif de la République du Tchad avec comme caisses de résonance desalebasses de différentes formes.



Photo © Musée de l'Homme, Paris

Cameroun, ce sont deux tambours battus à mains nues qui symbolisent, à l'heure de la mort, la permanence de l'homme en ce qu'il renaît toujours, même si nos yeux voient son corps s'évanouir.

L'un des deux tambours représente le principe mâle, l'autre, le principe femelle. Leurs sons simultanés font naître un homme nouveau, destiné à remplacer celui qui vient de mourir.

Mais ce qui est le plus important, dans ce symbole, c'est la puissance magique du son touché par la main de l'homme. Cela se retrouve d'ailleurs dans de très nombreuses communautés africaines, qu'elles soient de la savane comme les Fali, ou de la forêt, comme les Fang du Sud-Cameroun ou du Nord-Gabon.

En effet, chez ceux-ci, l'instrument qui sert à accompagner les récits et légendes épiques, c'est le « *mvet* », harpe-cithare portative dont les cordes sont pincées par les doigts des deux mains. Les Fang appellent le musicien qui en joue « *toucher de cithare* ». L'instrument sert à établir un climat de légende autour de tout ce que l'on raconte.

Car, le répertoire est composé de hauts faits, que l'on retrouve dans l'histoire des hommes d'autrefois, ou

dans l'imagination active de la mythologie sans cesse revivifiée par la musique.

Et de ces sons que l'on touche, naît un dynamisme qui donne à la légende sa force, et une place exceptionnelle dans la vie de la communauté. Des sonorités bien connues, et pourtant toujours nouvelles dans les oreilles de l'auditoire, annoncent le départ de la troupe de guerriers commandée par Ovang-Obam-O-Ndong pour le royaume d'Engong où ils espèrent conquérir l'immortalité pour l'humanité tout entière.

Et déjà, l'assistance bat des mains, entre dans le jeu et participe aux péripéties de la longue marche et des guerres sans fin, qui se soldent continuellement par un échec : l'immortalité ne sera jamais donnée aux hommes, malgré l'acharnement des guerriers à vouloir la conquérir.

Mais la musique entretient l'optimisme, et suggère que, d'un soir à l'autre, les épisodes se succèdent, donnant au récit son caractère de légende d'espoir sans fin, à l'image même de l'éternité recherchée.

La musique africaine est difficile d'accès pour des raisons de conceptions formelles, de sonorités et de timbres, et aussi pour ce qui est de son

fond. C'est pour cela qu'elle ne livrera ses secrets, et n'influencera véritablement l'art universel des sons, que lentement... mais profondément.

L'œuvre musicale des Africains naît de la rencontre d'individus qui la pensent collectivement avec le souci constant de l'intégrer dans la vie et de faire en sorte qu'elle joue, dans le contexte général, le rôle de co-ordonnateur et de régulateur, rôle qui est dévolu au rythme.

Et pendant que le griot, ménestrel vieux comme l'âge, s'égosille à crier les louanges des grands, à rappeler les victoires de la tribu et à raconter tous autres faits passés, le rythme pulse le temps au présent et dans le futur. Car si le chant fige l'action dans le passé, le rythme, par l'alchimie du mouvement, propulse l'homme dans l'avenir.

Dès lors, le voyage vers l'au-delà, si long dans l'esprit de certains, se stylise et se schématise chez les Africains avec une simplicité que d'autres qualifient parfois de puérile.

La mort n'existe pas. La vie et la mort sont séparées par un mur, invisible des vivants, encore que les Télem, prédécesseurs des Dogon sur les falaises de Bandiagara, au Mali, n'éprouvent aucune difficulté à le concrétiser par statuette interposée. En effet, pour traverser ce mur, l'homme n'a pas besoin de le voir. Il lui suffit simplement de savoir que la paroi en est très épaisse, et que, pour y pratiquer un trou de passage, il doit prendre, dès l'instant qu'il a perdu son souffle, la forme d'une aiguille, ou d'un serpent suffisamment mince pour se frayer un chemin et passer de cette vie-ci à l'autre.

D'où les statuettes filiformes découvertes dans cette région du Mali, où signalons-le, le culte des morts, ainsi que les funérailles, occupent une grande place dans la vie de la communauté.

La musique, la chorégraphie et la sculpture — avec des masques divers — y participent activement, jalouses de maintenir et de signifier cette pérennité de l'homme que l'on retrouve dans d'autres communautés africaines, souvent très éloignées de Bandiagara.

Nécessité vitale de l'âme, la musique en est une également sur le plan

physique, puisque, aussi bien, elle assiste à tous les travaux des hommes, à tous les autres actes de la vie. C'est ici que l'on commence à percevoir quelques possibilités d'utilisation de la musique auxquelles on ne pense généralement pas, tant l'on a pris l'habitude de n'en considérer que l'aspect artistique.

En effet, la musique africaine, faite de chants et de danses pour la célébration de divers moments de la vie, pour l'obtention de choses que l'on désire, pour la réalisation de projets d'avenir, comporte également un impressionnant répertoire entièrement consacré au travail : chants de travail, chants ou musique instrumentale d'encouragement au travail.

L'auteur du présent article a remarqué, au cours de travaux précédents, que ce répertoire occupe près de 50 % du répertoire africain ancestral dans son ensemble. Dès lors, on se trouve placé devant la suggestion d'examiner de plus près ce que cette musique est susceptible d'apporter à l'Afrique aujourd'hui dans le cadre de son développement.

La musique africaine au service du développement, voilà qui fait sourire le mélomane véritable, pour qui le

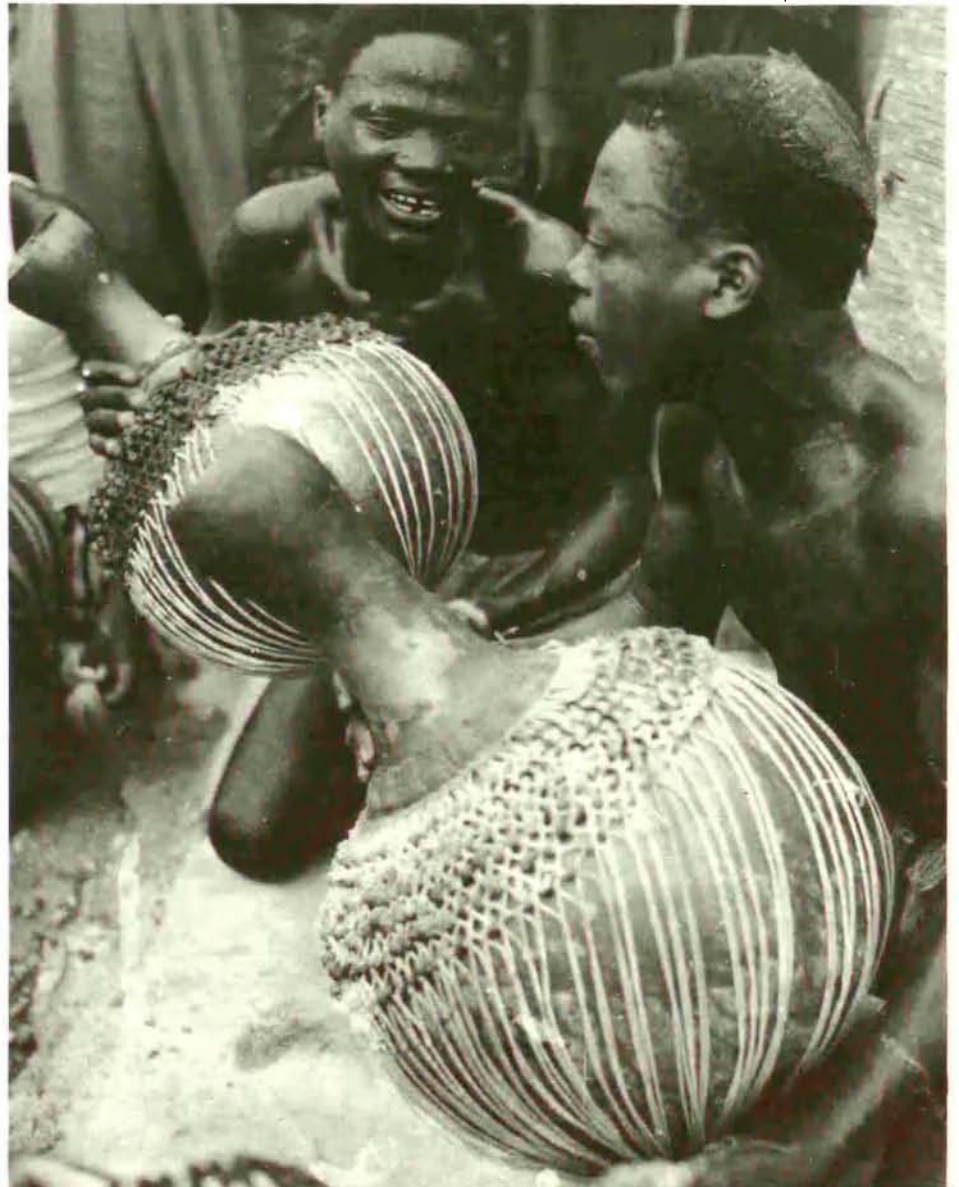
monde des sons, éthéré et intangible, n'a pas besoin de s'attaquer aux problèmes de l'existence et de la vie quotidienne.

Aujourd'hui pourtant, l'économie rurale de bien des régions africaines est encore, comme autrefois, fortement promue avec la participation de la musique comme stimulant. Dans l'Afrique des forêts, les femmes travaillent dans les champs en groupes, en chantant. Les hommes coupent du bois en chantant même lorsqu'ils se trouvent dans le contexte moderne des chantiers forestiers.

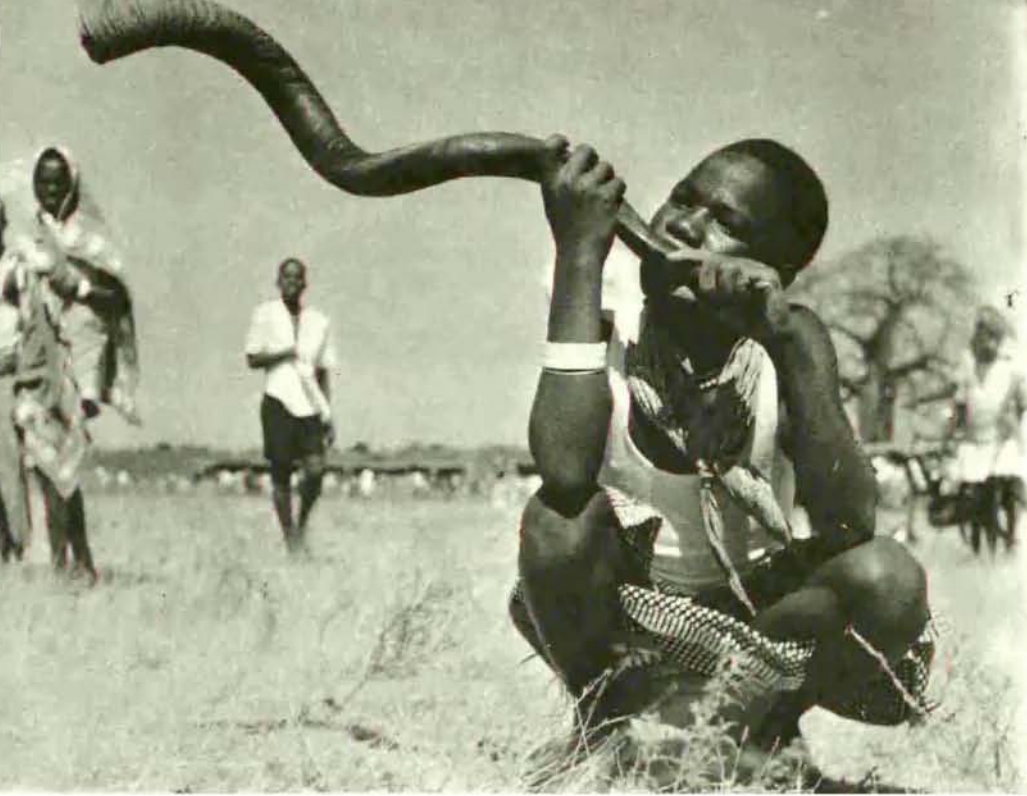
Dans l'Afrique des savanes, les travaux des champs sont faits, bien souvent, avec l'encouragement permanent d'un ou de plusieurs griots. Le griot est, dans certaines sociétés africaines, l'homme spécialisé dans la connaissance de son groupe ethnique.

Il en apprend l'histoire et les coutumes, les lois, la pensée, parfois la magie, mais toujours la musique. Il est le détenteur de la culture de son peuple et, bien que sa connaissance soit parfois teintée d'imprécisions, c'est encore à lui que l'on doit se référer pour retrouver le mot originel, le nom de l'ancêtre, les hauts faits de la tribu au cours de l'histoire. ■

Photo Vincent © Afrique Photo, Paris



Hochets géants de la Côte d'Ivoire. Faits dealebasses, ils sont protégés et ornés par une gaine de vannerie.



CORNE DE CHASSE AFRICAINE

A gauche, instrument fait des cornes de plusieurs animaux. De telles cornes de chasse sont utilisées dans toute l'Afrique tant pour rassembler les chasseurs que pour imiter les cris du gibier pendant la chasse.

AU RYTHME DES CLOCHETTES

(page 19)

A droite, troupe de danseurs guinéens. Leurs jambes sont entourées de clochettes et leurs bras ornés de touffes de poils d'animaux. Ils se produisirent au Festival Panafricain de la culture, tenu à Alger en 1969, au stade Annasser.

Photo Fouquer © Afrique Photo, Paris



Photos © Hoa-Qui, Paris



Photo © Musée de l'Homme, Paris



LE DIEU DE L'ARC-EN-CIEL

Bas-relief provenant des bâtiments royaux d'Abomey, ancienne capitale du Dahomey, représentant le dieu de l'arc-en-ciel. Le symbole du serpent mordant sa propre queue a été fréquemment mal interprété, affirme Francis Bebéy. Le cercle ainsi formé représente la volonté de vivre éternellement, car le cercle est symbole de continuité. Ce thème du cercle est répété par les mouvements de cette danseuse acrobatique de la Côte-d'Ivoire (photos de gauche).

Photo © C. Raimond-Dityvon - Viva, Paris





500 000 VERS PAR CŒUR

Cette statue de pierre (à droite et détail à gauche) est l'une des nombreuses effigies que l'on rencontre, dispersées dans les vallées de la Kirghizie, République soviétique d'Asie centrale. On pense que ces statues, de taille humaine, datent du 6^e siècle de notre ère et sont l'œuvre des anciennes tribus qui peuplaient cette région. A l'extrême-droite, ce Kirghize de plus de 70 ans offre une ressemblance frappante avec les statues du 6^e siècle. Son nom : Sayakbai Karalayev, célèbre conteur qui peut réciter les 500 000 vers de l'un des plus grands poèmes épiques de Kirghizie, « Manas » transmis oralement de génération en génération. On le voit ici examinant des documents scientifiques à l'Institut d'Histoire de l'Académie kirghize des sciences.

Photo © APN, Moscou

KIRGHIZIE

par Chinghis Aitmatov

POUR les peuples de notre pays, ce 50^e anniversaire de l'U.R.S.S. marque une étape importante, car ce que nous tenons aujourd'hui pour une nouvelle entité historique, le peuple soviétique même, a surgi de plus de cent nationalités et ethnies diverses. Certains pays, lors de la création de l'Union Soviétique en 1922, étaient encore au stade de la féodalité, et d'autres à celui du clan.

Dans un lointain passé, les nombreux peuples de notre immense pays étaient très distincts les uns des autres, tant au niveau de la civilisation que de l'expérience culturelle et sociale; ils se conformaient à des usages et traditions très variés, pratiquaient des religions différentes, parlaient des langues différentes et fort éloignées les unes des autres...

Chaque peuple de mon pays, grand ou petit, a franchi au cours de son

évolution divers stades d'histoire, de vie quotidienne et de culture. Les peuples ne sont pas devenus sur-le-champ ce qu'ils sont. Chaque nation a ses traditions culturelles, son expérience spirituelle, élaborées non seulement à partir de réalisations d'envergure universelle relevant du patrimoine commun des valeurs humaines, mais encore à partir de caractéristiques spécifiques, lesquelles trouvent place, à différentes époques, dans un mode de vie déterminé.

Il n'est certes pas de peuple à n'avoir connu qu'un destin faste et dont l'histoire n'ait pas été une suite de drames et de souffrances. Ainsi en est-il des peuples turcs (kazakhs, ouzbeks, kirghizes, ouïgours, turkmènes, etc.). Ils avaient atteint, entre le 5^e et le 8^e siècles, un haut niveau d'organisation sociale et d'évolution culturelle. En U.R.S.S., l'une des plus

CHINGHIS AITMATOV est un auteur réputé de Kirghizie, République Soviétique d'Asie centrale. Ses ouvrages, extrêmement populaires en U.R.S.S., ont été traduits en près de soixante langues. Lauréat de deux prix soviétiques de littérature — le prix Lénine (1963) et le prix d'Etat (1968) — il a beaucoup écrit sur son propre pays; pays qu'il représente comme député au Soviet Suprême de l'U.R.S.S., Parlement soviétique dont le siège est à Moscou.



le pays au-delà des nuages

anciennes formes scripturaires est l'écriture runique des peuples turcs. Ainsi des lettres dites d'Orkhon, ainsi des textes du « Koul Tegouine », rédigés en 717 par le premier historien et écrivain turc Ielyg Tegouine, ainsi d'autres sommets de la culture écrite turque des origines.

Et cependant, aux descendants de ces peuples devait échoir un destin difficile et tourmenté. De génération en génération, c'est en défendant leur indépendance nationale qu'ils durent résoudre le problème « être ou ne pas être ». Et ceci jusqu'au début du 19^e siècle. La tempête révolutionnaire qui remodela le sixième de la terre réduisit ce problème séculaire à son premier terme : « être ».

Il y a encore cent ans, ma patrie, la Kirghizie, dans l'Ala Too, partie montagneuse de l'Asie Centrale, était inconnue du monde civilisé. On en

parlait comme d'une découverte géographique. J'écris ces lignes au nom de la Kirghizie moderne, dont le symbole est une jeune fille au fichu rouge, qui, un livre à la main, se détache sur l'horizon de l'Ala Too aux cimes enneigées.

Nous ne sommes plus ce que nous fûmes. A présent, notre patrie est l'une des parcelles du monde civilisé qui se développe avec le plus de dynamisme. Les réalisations techniques n'y étonnent plus personne. Critères de l'évolution générale : le niveau de la culture populaire, la claire détermination des buts à atteindre, l'ouverture sur l'avenir.

L'évolution expressive de l'improvisation des akyns (ou troubadours) au poème philosophique contemporain, des récits des patriarches au roman analytique, des ornements à la peinture de cheval, des jeux populaires

au théâtre et au cinéma, du komous à la musique symphonique, s'est accomplie au cours des années où se forma et s'affermi l'U.R.S.S.

L'égalité politique a donné, non seulement aux Kirghizes mais à tous les peuples et nationalités de l'U.R.S.S., la possibilité de niveler les inégalités de développement économique et d'avoir accès aux réalisations de la production industrielle la plus moderne. Du même coup, des peuples naguère arriérés connurent une double renaissance sociale et nationale. Aucun état multinational du passé — que ce fussent l'Empire romain, les territoires soumis au pouvoir d'Alexandre le Grand ou de Gengis Khan, la monarchie austro-hongroise, l'Empire russe — n'eut de bases aussi solides, et ceci d'abord pour des raisons socio-économiques. Quand un peuple dominait d'autres peuples et imposait

son mode de pensée, les espoirs nationaux tombaient dans l'oubli, les langues nationales étaient vouées à l'extinction ; en conséquence, les peuples perdaient leur droit à une existence autonome car ils cessaient d'être porteurs de particularités spécifiques nationales et ethniques. En fin de compte, disparaissaient jusqu'aux patronymes et désinences originelles. Phénomène scandaleux, car un peuple quel qu'il soit veut l'accomplissement et le maintien des valeurs qui lui sont propres. Nul ne veut disparaître de plein gré.

La pérennité d'un peuple tient à sa langue. Habitant d'Avar, ville du Daghestan, mon ami le poète Rassoul Gamzatoy a très bien dit : « ... Et si demain mon peuple est appelé à disparaître, je suis prêt à mourir aujourd'hui ! » Une langue touche toujours à l'universel ; chacune est l'apanage du génie de l'humanité tout entière. Aucune n'est méprisable ; quel que soit le peuple auquel elle appartient et quel que soit son niveau d'évolution. Toute langue est perfectible, qu'elle évolue d'elle-même ou s'enrichisse d'emprunts.

La langue est un legs décisif ; une langue maternelle, quelle qu'elle soit, un véhicule culturel. Mais l'on ne peut guère espérer perfectionner une culture nationale en la tenant à l'écart de toutes les autres.

Avec la création de l'U.R.S.S., il a été possible de résoudre raisonnablement et harmonieusement ce problème obsédant depuis des siècles. La langue russe est devenue langue d'échange à l'intérieur des frontières d'un état multinational et, dans un même temps, ont été créées les conditions propices à un développement actif des autres langues dans les limites de leurs domaines géographique et administratif : 90 à 99 % de la population des républiques considèrent comme langue maternelle la langue de leur nationalité d'origine et en utilisent toutes les ressources.

La littérature orale des peuples qui ne possédaient pas encore d'écriture a été fixée en alphabet cyrillique. Ainsi sont nées de nombreuses littératures nationales ; il est possible de juger de leur niveau artistique et de leurs possibilités créatrices du seul fait que sont traduits et édités dans ces langues vernaculaires Cervantes, Shakespeare, Tolstoï, Balzac, Dreiser, Hemingway, etc. Le russe a joué un rôle d'intermédiaire, de pont, unissant pour la première fois les rivages de l'art entre peuples qui, récemment encore, ignoraient réciproquement leur existence.

Il y eut, en conséquence, un essor de la culture soviétique à travers ces cultures nationales désormais épanouies. Je me permets de citer un passage de la correspondance de deux célèbres historiens spécialistes de la période contemporaine. Voici ce qu'écrivait N. Conrad (U.R.S.S.) à Arnold Toynbee (Angleterre) : « ... Il doit y avoir un système social unique

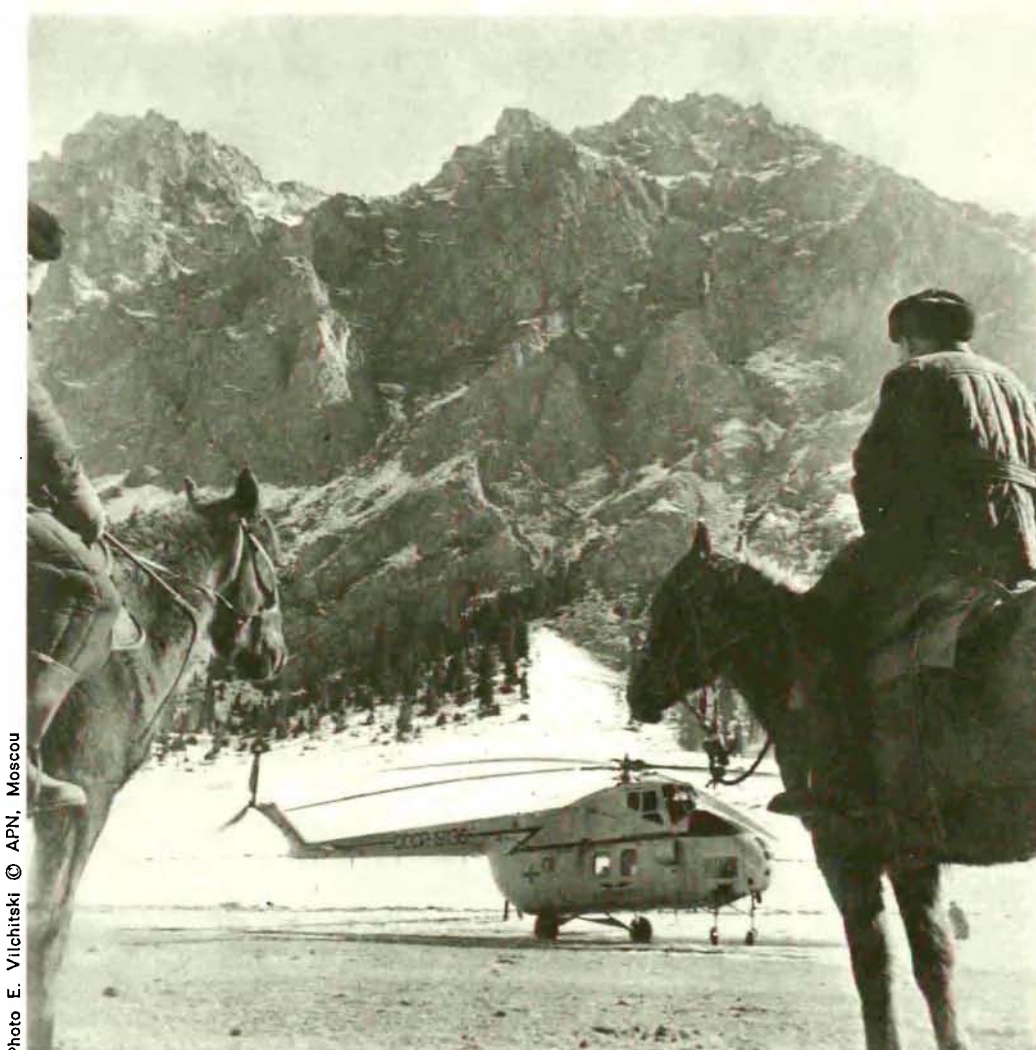
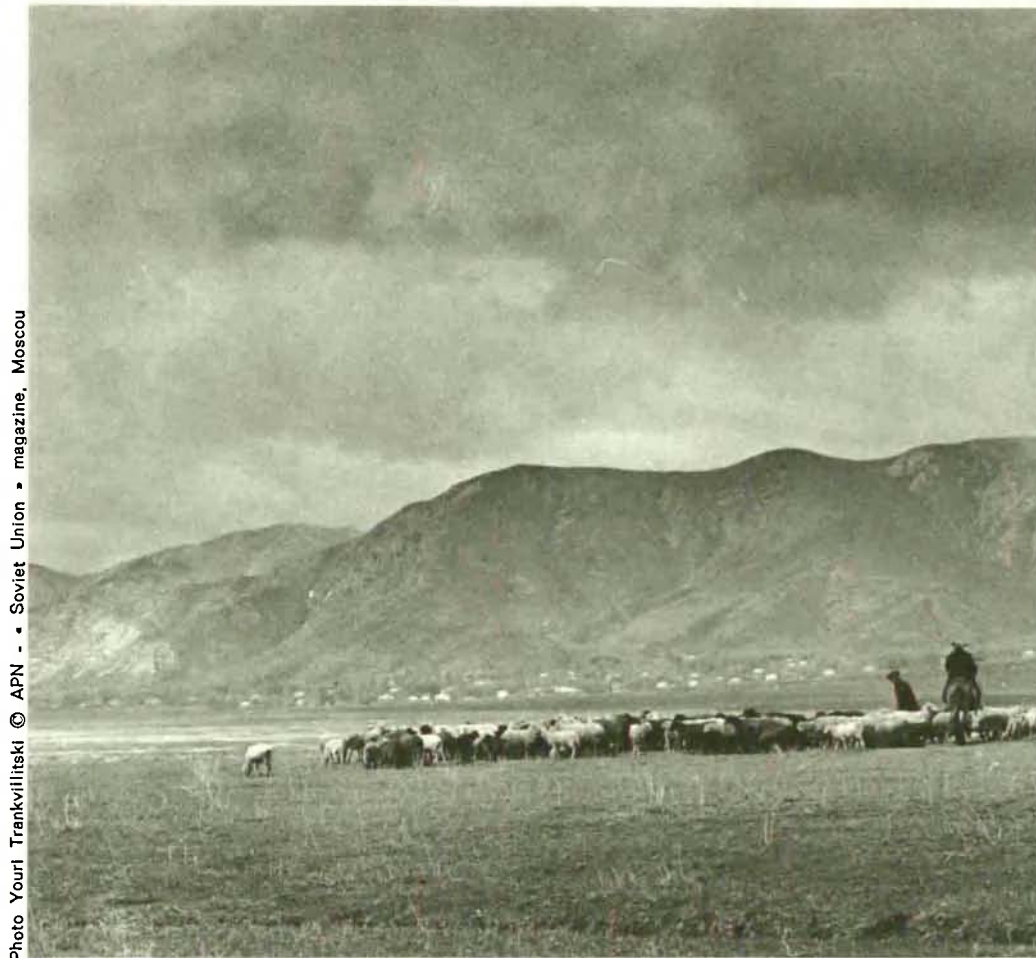
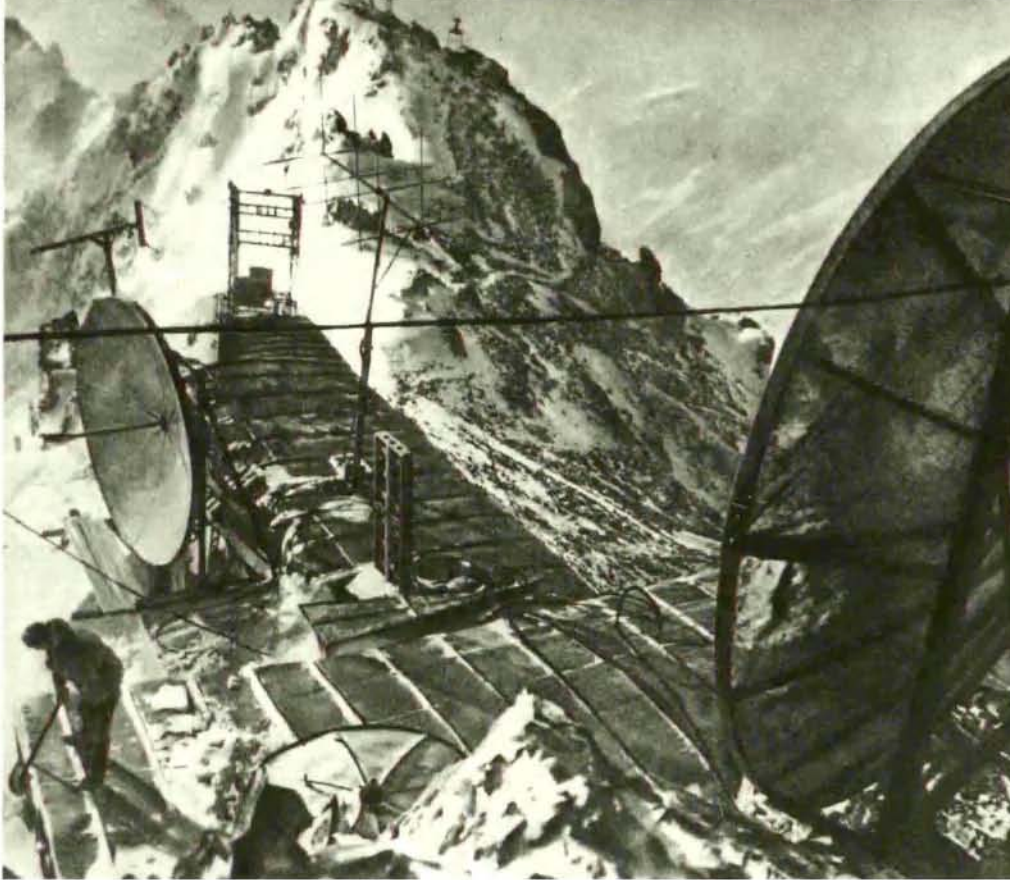


Photo Youri Trankvillitski © APN - « Soviet Union » magazine, Moscou

Photo E. Vilchitski © APN, Moscou



Photo A. Polyakov © APN - « Vokrug Sveta », Moscou



ANTENNES TV SUR LES MONTS CÉLESTES

Pays de contrastes violents, la Kirghizie, bordée par la Chine et les trois Républiques Soviétiques de Tadjikistan, Ouzbékistan et Kazakhstan, se situe à la jonction de deux énormes chaînes de montagnes, le Tien-Chan (Les Monts Célestes) et le Pamir. Les bergers gardent, à cheval, leurs grands troupeaux (en haut, à gauche) et des aigles apprivoisés servent à chasser selon une méthode centenaire (droite). Sur un haut sommet (en haut à droite), un relais de télévision et de radiodiffusion permet aux trois millions d'habitants de la Kirghizie d'être au courant des dernières nouvelles. Dans un pâturage éloigné de tout, à 4 000 mètres d'altitude (à gauche), un hélicoptère du service médical a atterri pour recueillir un berger malade.

Photo Youri Trankvillitski © APN - « Soviet Union » magazine, Moscou





Photo I. Dronov © APN, Moscou



KIRGHIZIE (Suite)

Une mosaïque de langues et de nationalités

pour l'ensemble de notre société, mais il doit, dans un même temps, tenir compte du fait que chaque peuple faisant partie de notre Union, possédait et possède sa propre tradition, et que nombre de ces peuples ont une longue histoire culturelle, pleine de grandeur et d'originalité. Chaque peuple doit avoir sa culture propre, et simultanément la culture nationale doit constituer pour chaque peuple une part de la culture de l'ensemble de la société soviétique, c'est-à-dire de la culture socialiste. »

Affermir et développer les cultures nationales et l'économie nationale — tel est le but dans notre société dynamique et évolutive. But d'autant plus déterminant que nous vivons l'époque de la révolution scientifique et technique, laquelle risque éventuellement, d'entraîner standardisation et dépersonnalisation. Dans ces conditions, la sagesse suprême de l'Etat consiste à préserver, perfectionner, enrichir les langues et les cultures nationales ! Comme on dit en Orient : « Le monde est grand parce qu'il n'a jamais rejeté de son sein le moindre grain de sable. »

Il me semble que les propos de N. Conrad apportent la réponse au dilemme qu'affrontent aujourd'hui certains petits peuples : conserver les traditions nationales au détriment du progrès social, ou les lui sacrifier. Or, pour préserver une nation, il ne faut pas lui imposer une vie ralentie. C'est l'anachronisme de notre époque. Une nation se transforme, comme tout ce qui existe au monde. Chaque nation, dans son évolution historique, a

perdu et gagné quelque chose. De toute évidence, il ne faut conserver et développer que ce qu'il y a de meilleur et ce qui fait progrès.

Le profil spirituel des Soviétiques est marqué par des caractéristiques communes ; les particularités nationales existent et se développent en tant que formes d'une expression universelle. L'apparition de l'homme soviétique, auquel la mosaïque des nationalités assure originalité et richesse de la pensée et des sentiments, compte parmi les conquêtes historiques de ce demi-siècle.

Nous avons fait du chemin dans la connaissance artistique de la réalité et nous avons créé la culture soviétique, une, avec ses nombreuses langues et nationalités ; elle a puisé ce qu'il y avait de meilleur chez les divers peuples, grands ou petits. Certes, ce ne fut pas simple ; pour nombre de nationalités, l'accès à l'art contemporain passait par de pénibles transitions, cultures orales et folkloriques, récits épiques où le héros n'était pas personnage, étude socio-psychologique de l'homme qui agit dans de nouvelles conditions historiques.

La force créatrice de notre culture, c'est précisément qu'elle ne rejette pas les éléments des cultures qui l'ont précédée mais suscite enthousiasme devant la richesse et la diversité de la vie humaine, la beauté de l'originalité nationale, des caractères, des traditions, de la vie quotidienne, tous éléments apparus dans des conditions historiques, géographiques et culturelles particulières.

L'originalité nationale de l'œuvre d'art suppose les qualités distinctes, les particularités esthétiques d'une conception du monde traduite dans le système d'expression d'une culture donnée. Mais la vie n'est pas statique, elle va de l'avant et les frontières de la vie nationale s'élargissent de plus en plus, assimilant les valeurs culturelles, les meilleures traditions des divers peuples.

LES formes nationales, elles aussi, se modifient, elles s'interpénètrent, s'enrichissent mutuellement en se libérant de ce qui est sclérosé, de ce qui n'a plus de signification dans les nouvelles conditions de l'évolution de la société. Or, presque toujours, lorsque nous parlons de « national », nous jetons involontairement un regard sur le passé, sans toujours remarquer ce qui vit près de nous, dans le présent réel.

Et cependant, la pensée artistique a de tout temps reflété la position spirituelle de la société. C'est pourquoi l'originalité nationale ne naît pas seulement d'un ensemble de traits nationaux issus des profondeurs du temps. Il est inexact de comprendre le « national » dans le sens archaïque du terme. En font partie, non seulement ce qui est maintenu au cours des temps, l'expérience du passé, mais aussi ce qui est neuf, issu de réalités nouvelles.

En règle générale, les meilleures œuvres littéraires et artistiques portent en elles de grands idéaux, des



Photo V. Runov © APN, Moscou

Livres et ordinateurs dans les steppes de l'Asie Centrale

Dans ses usines, comme celle que l'on voit ci-dessous, la Kirghizie produit du matériel électrique, des instruments destinés à la recherche, des ordinateurs, etc. De nos jours, soixante pour cent de la population possède une instruction secondaire ou supérieure, alors que le taux d'analphabétisme était de quatre-vingt-dix-huit pour cent en 1917. A gauche, librairie mobile dans une région montagneuse de ce pays au relief si tourmenté qu'on l'a appelé « pays de l'autre côté des nuages ». A l'extrême gauche, un enfant épelle « maman », « a-pa » en kirghize, transcrit ici en alphabet cyrillique.



Photo Youri Bagnyanski © APN — • Soviet Union • magazine, Moscou

problèmes débattus au niveau de l'expérience de l'homme soviétique, de ses opinions sur la lutte sociale, l'histoire et l'époque contemporaine, la personnalité et la société.

Ainsi l'originalité nationale s'exprime en étroit rapport avec les motifs internationaux, les conceptions sociales, et tend à dégager un principe humain de valeur internationale et d'intéressantes composantes nationales.

Car c'est de la juxtaposition harmonieuse de l'international et du national que se forme et mûrit la réflexion à l'échelle de toute la planète. Etre compris des autres et les comprendre, se sentir solidaire en appréciant les catégories sociales et esthétiques, vouloir justice, bien et beauté. Lorsque tout homme pensera aux autres comme à soi, car chaque homme est un homme, et lorsqu'il apprendra à comprendre qu'autrui peut ressentir ce qu'il sent, alors naîtra la compassion, cette suprême qualité humaine vers laquelle, à travers douleurs, tourments, contradictions, tragédies, guerres et révolutions, tend l'« Homo sapiens » depuis qu'il existe.

L'humanisme est unique pour tous et pour toujours. Il n'y a pas d'humanisme dans l'abstrait. L'humanisme est toujours social. Au sein de notre monde complexe que menace la guerre nucléaire, l'humanisme seul affirme l'espèce humaine. Dans notre société soviétique, nous en approchons par ce qui s'avère le plus sûr et répond le mieux à nos convictions profondes : l'union des intérêts nationaux et internationaux. ■

TAXILA, CENTRE DE L'ANCIENNE

par Syed Ashfaq Naqvi

L'HISTOIRE du Pakistan, jeune pays, commence à la plus haute Antiquité. Les plus anciennes traces de peuplement humain remontent à l'Age de pierre. La région devint le berceau d'antiques civilisations, ainsi que l'atteste la découverte de sites fort connus, comme Mohenjo-Daro, Harappa, Kot Diji, Mainamati, Mahasthangarh et Parapur.

Taxila est l'un des sites où s'inscrit le riche héritage culturel du Pakistan; dans la vallée de Haro, le paysage s'étend, harmonieux et paisible, au pied de la chaîne de Murree Hills, couverte de neiges éternelles.

Nous sommes dans le nord du Pakistan et, devant nous, se déroulent de grandes étendues fraîches et vertes, dans l'air vif et le rayonnement du soleil. Arbres et buissons revêtent leur plus brillante parure : le « kutchnar », couronné de fleurs pourpres et blanches, et, géant de la forêt, le « saïmul », dans la splendeur de ses floraisons rouge sang.

Mais vertes pelouses et vergers embaumés deviennent merveilles dans les magnifiques jardins qui ceignent les vestiges, vieux de plus de 2 000 ans, d'une grande cité qui attira l'attention d'Alexandre, le conquérant macédonien, et vit plus tard l'ascension d'Asoka, le plus grand des rois bouddhistes.

Pendant des siècles, elle fut l'asile des voyageurs épuisés qui, du centre et de l'ouest de l'Asie, portaient à la recherche du savoir ou s'adonnaient au commerce. Aujourd'hui, c'est un lieu de pèlerinage pour les milliers de touristes qui, chaque année, vien-

nent admirer cette terre d'enchantement.

Les pittoresques vestiges de Taxila se trouvent à quelque trente kilomètres à l'ouest de Rawalpindi, au Pendjab. A partir du 6^e siècle avant notre ère, la ville prospéra pendant plus de mille ans et, durant cette période, vit la naissance et le déclin d'au moins sept dynasties. A peu près tout ce que nous savons de cette métropole relève des fouilles archéologiques faites au cours des soixante dernières années dans le site urbain et une douzaine de stupas et de monastères bouddhistes. Ces données, complétées par les récits d'écrivains grecs et chinois, nous permettent d'imaginer quelle put être la vie à Taxila en ces époques reculées.

A l'origine, Taxila était un grand centre de culture, très connu par son université où l'on enseignait les arts et les sciences. Elle attirait des étudiants du sub-continent tout entier et de l'étranger. De nombreuses références des Jatakas le prouvent, mais elle fut surtout redevable de sa réputation à ses professeurs, autorités reconnues dans les matières qu'ils enseignaient. Taxila exerçait ainsi une sorte de suzeraineté intellectuelle sur un vaste monde lettré. Ne nous laissons pas abuser toutefois par le concept occidental d'université, de création beaucoup plus tardive.

Car, à l'époque, l'université était formée de groupes organisés de professeurs indépendants. Il en allait probablement de même quand naquirent Oxford et Cambridge. En Orient, ce mode d'institution se maintint longtemps, et des endroits comme Nadwa, Poona, d'autres encore, durent leur réputation de centres de connaissance au groupement spontané d'érudits fort connus, qui avaient voué leur vie à la cause de l'éducation.

Selon les voyageurs européens du 17^e siècle, il en était ainsi à Bénarès. François Bernier, médecin français qui vécut douze années en Inde, écrit : « Bénarès était une sorte d'université, mais elle n'avait ni collèges, ni classes régulières, et ressemblait plutôt aux écoles des Anciens, les maîtres étant disséminés à travers la ville, dans des maisons particulières. »

C'est sur ce modèle que la célèbre université de Taxila prospéra, il y a plus de 2 000 ans, quoique les innom-

brables établissements monastiques où les professeurs « mondialement connus » vivaient et dispensaient leur savoir pussent, bien entendu, être considérés comme parties intégrantes d'une vaste université, couvrant une superficie de plus de 67 kilomètres carrés dans la vallée de Haro.

Remarquons toutefois que les anciens textes bouddhistes se réfèrent à Taxila comme à un endroit où les étudiants allaient « compléter » leur instruction, et non la commencer. Ils y allaient invariablement à l'âge de seize ans, ou quand ils « étaient en âge ». Taxila était donc un centre d'enseignement supérieur, et non d'instruction élémentaire. Chose curieuse, l'âge minimal d'admission était le même que celui qu'assignent nos universités modernes. Peut-être était-il nécessaire que les étudiants eussent déjà une certaine maturité pour supporter les rigueurs d'un voyage long et difficile.

MALHEUREUSEMENT, il ne s'agit là que de quelques informations dispersées, et nous savons peu de choses sur la cité avant sa conquête par Alexandre, en 326 avant notre ère. Sur la foi de récits enthousiastes dus aux compagnons d'Alexandre, elle est décrite par Arrien comme « une grande et riche cité, la plus peuplée entre l'Indus et l'Hydaspes ». Strabon déclare que c'est « une grande cité grouillante d'habitants et très fertile », et Pline la décrit comme une « illustre cité située sur une plaine basse, dans un district appelé Amanda ».

Peu après qu'Alexandre eut disparu de la scène, elle fut incorporée à l'empire Mauryan, et c'est durant le règne d'Asoka qu'elle éclipsa les cités du nord-ouest. On construisit nombre de monastères et de stupas à l'intérieur et autour de Taxila et leurs vestiges témoignent de l'époque où la foi bouddhiste l'emportait. Après le morcellement de l'empire Mauryan, Taxila semble connaître une éclipse et subir certaines vicissitudes.

Les Grecs de la Bactriane reprirent quelque temps le pouvoir, puis leur succédèrent les hordes des Scythes envahisseurs. Le roi parthe Gondophares, qui fut l'hôte de l'apôtre

26
SYED ASHFAQ NAQVI, directeur du Musée National pakistanais de Karachi, archéologue et muséologue de réputation internationale, a participé à de nombreuses fouilles, dont celle de Taxila. Spécialiste de la conservation des monuments, il a souvent participé aux travaux de l'Unesco, tant à Mohenjodaro, qu'à Venise, qu'ailleurs dans le monde. Auteur de nombreux ouvrages sur l'archéologie et les musées, on lui doit entre autres : « The Muslim art » et « Cultural heritage of Pakistan ».

UNIVERSITAIRE

ASIE

S'élevant sur une colline de près de 100 mètres, à l'écart de l'agglomération de Taxila, au Pakistan, les constructions de Jaulian dominent les alentours depuis le 2^e siècle de notre ère. Incendiées au 5^e siècle, elles comprenaient un monastère avec des cellules de moines et un stupa principal. Les statues qui entourent le monument funéraire que l'on voit ici montrent le haut degré d'habileté et de finesse atteint par les artistes et les sculpteurs de l'époque ; le drapé révèle plus qu'il ne masque l'attitude de méditation de personnages dont la face reflète la sérénité et la paix intérieure.

Photo © Paul Almasy, Paris



L'aigle à deux têtes



TAXILA (Suite)

Trois villes, une seule cité

saint Thomas, gouverna la ville au 1^{er} siècle de notre ère. Sous Kanishka, les Kouchans l'administrèrent au 2^e siècle de notre ère, puis, au 3^e siècle, les Huns mirent tout à feu et à sang. Ils renversèrent la dynastie et détruisirent la ville, ne laissant que cendres et désolation dans les monastères et les stupas.

Le voyageur chinois Hsuang Tsang, qui visita Taxila au 7^e siècle, déclare que la plupart des monuments étaient en ruine, et que Taxila elle-même était tombée sous la domination du Cachemire. Il écrit :

« Les pèlerins revinrent à Utakhandu (Udake Khanda) et se dirigèrent vers le sud, traversant l'Indus qui, à cet endroit, a trois ou quatre li de large et coule, pur et clair, vers le sud-ouest, vers le pays de Takshasila. Il a plus de deux mille li de circonférence et sa capitale plus de dix li de circonférence. Les chefs se livraient une guerre ouverte, la famille royale étant éteinte ; le pays était

autrefois sujet du Kapias, mais il était maintenant sous la domination du Cachemire. Le sol était fertile et donnait de bonnes récoltes ; le climat était clément et les habitants, des hommes courageux, étaient bouddhistes. Bien qu'il y eût un grand nombre de monastères, beaucoup d'entre eux étaient abandonnés et les moines, peu nombreux, étaient tous mahayanistes. »

Au cours des fouilles menées dans la verte vallée de la rivière Haro, les archéologues ont mis au jour trois sites urbains et un certain nombre de monastères et de stupas. Le premier site est connu sous le nom de « Bhir Mound », florissant avant l'arrivée des Grecs. Il est situé sur un plateau au-delà du Tamra Nala, petit cours d'eau saisonnier.

L'implantation urbaine s'était faite au hasard, les rues étaient étroites et les plans des maisons irréguliers. Aux époques les plus reculées, les maisons semblent avoir été construites en moellons liés au mortier, soutenus

par des charpentes qui ont aujourd'hui disparu. Pourtant, à des époques ultérieures, on a beaucoup utilisé le kanjur dans la construction.

La seconde Taxila — qui fut fondée par les Grecs de Bactriane au 2^e siècle avant notre ère et dont les vestiges se trouvent sur les contreforts occidentaux de la chaîne Hathial — est connue sous le nom de Sirkap. Elle était entourée d'un mur de pierre de plus de cinq kilomètres de long.

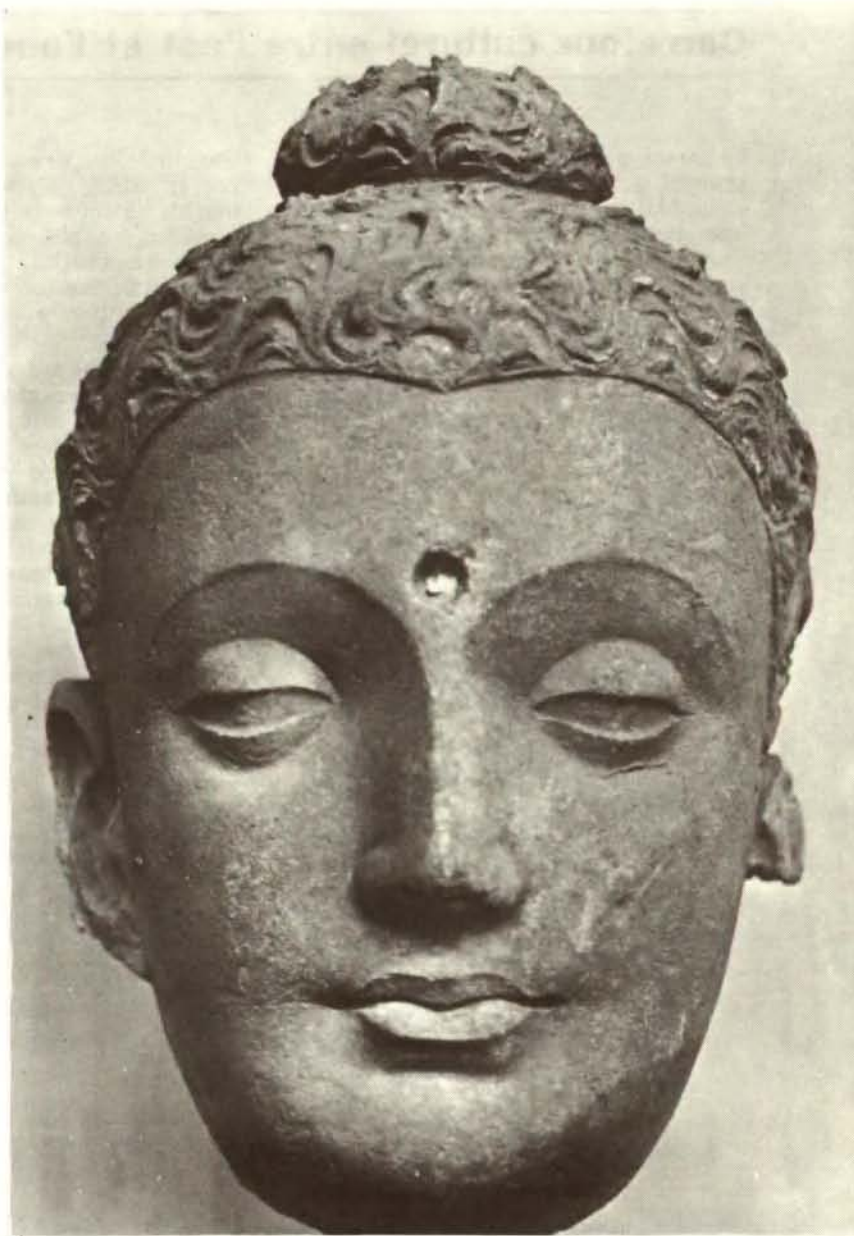
Le plan en est très régulier, les constructions groupées en pâtés de maisons carrés, avec des rues larges et rectilignes qui se coupent à angle droit. Les surfaces considérables de terrain accidenté à l'intérieur du périmètre de la ville montrent que l'on a tenu compte des principes stratégiques grecs dans la conception des plans.

La troisième ville qui remonte au début de la période Kouchan est construite selon le style traditionnel de l'Asie Centrale à cette époque. Elle

Ruinée par les invasions au début du 2^e siècle avant notre ère, Taxila ne pouvait être restaurée. Les Grecs de Bactriane, implantés à Taxila dès cette date, déplacèrent le centre de l'agglomération vers Sirkap, dans le nord-est de la ville. Fortifiée par une muraille de six mètres de large, la nouvelle ville abritait de nombreux temples dont l'un des plus beaux est le temple de l'aigle bicéphale (ci-dessous et détail à gauche). L'aigle à deux têtes, semblable à ceux que l'on trouve dans les premières sculptures babyloniennes et hittites, aurait été introduit à Taxila par les Scythes. La présence des Grecs ne parvint pas à faire oublier le bouddhisme, comme en témoigne cette effigie de Bouddha (à droite), imprégnée de douceur et dont le sourire irradie bonheur et apaisement.



Photos © Paul Almasy, Paris



est située au nord-ouest de Sirkap et a la forme générale d'un parallélogramme dont la longueur mesure près de cinq kilomètres. C'est encore la pierre qui a été utilisée dans la construction.

Outre l'emplacement de ces trois villes, quantité de stupas et monastères bouddhistes sont disséminés sur une vaste superficie. Les fidèles semblent avoir choisi avec grand soin les lieux de culte et de prière. Ils sont merveilleusement situés sur des sommets dominant la vallée, ou dans des endroits solitaires.

L'un des bâtiments les plus importants est le stupa Dharmarajika, construit pour abriter des reliques du Bouddha ou d'un autre saint bouddhiste. On considérait l'édification d'un stupa comme une œuvre de grand mérite, qui faisait avancer le constructeur sur la voie du salut.

Le stupa Dharmarajika est conçu selon un plan circulaire, avec une terrasse surélevée à laquelle on accède

par quatre marches. Il est revêtu de blocs de calcaire, qui semblent originellement avoir été recouverts d'un enduit, puis peints. La terrasse servait aux processions des moines. Autour de ce grand stupa s'en dressent d'autres, plus petits.

Notons que c'est là qu'en 1917 on retrouva un coffret contenant des reliques du Bouddha. Il fut offert aux bouddhistes de Ceylan par le vice-roi des Indes alors en fonction et repose depuis dans le temple de la Dent, à Kandy.

L'autre grand stupa commémore le souvenir de Kunala, fils d'Asoka le Grand et vice-roi de Taxila. Sa belle-mère, Tishyarakshita, tomba amoureuse de lui et, n'ayant pas réussi à séduire le jeune prince, s'arrangea pour fabriquer un faux décret royal, ordonnant que Kunala perdît la vue. L'ordre atteignit Taxila et les ministres reculèrent devant l'exécution d'un châtement aussi barbare, mais Kunala se soumit à la discipline imposée par

son père et se fit docilement arracher les yeux. Quand Asoka, qui n'avait jamais donné un ordre pareil, apprit cette nouvelle, il entra dans une terrible fureur et, découvrant que le coupable était sa propre femme, il la fit mettre à mort.

Ce stupa fut érigé à l'endroit où l'on arracha les yeux de Kunala. Il s'élève sur une base rectangulaire de plus de dix-neuf mètres, d'est en ouest, et de trente et un mètres cinquante du nord au sud. La vue sur la vallée est magnifique. Il ne reste plus grand-chose de cette imposante superstructure et nous devons imaginer sa grandeur passée qu'évoquent encore les beaux pilastres corinthiens, aux moulures élaborées, surmontés de denticules et de chaperons, et qui subsistent en partie. Une délicate courbure de la plinthe est une autre caractéristique remarquable de cette structure.

Le stupa et le monastère de Nohra Moradu sont situés en un lieu singu-

Carrefour culturel entre l'est et l'ouest

lièrement pittoresque, à un kilomètre et demi à peu près au sud-est de Sirsukh. Au moment des fouilles, rien n'en était visible, si ce n'est une partie de son dôme en ruine. Pourtant, émergea de la nuit des temps l'un des ensembles les plus spectaculaires de l'architecture bouddhiste.

La plupart des bas-reliefs et décors en stuc y sont bien préservés et témoignent d'un art raffiné. Ces figures sont pleines de vie et de mouvement et portent trace des couleurs qui les embellissaient encore à l'origine. Dans cette même région — qui conserve tant de reliques de l'art bouddhiste — citons encore, entre autres stupas et monastères, Pippala, Jaulian, Bhama et Giri.

Les sculptures bouddhistes que l'on y voit présentent un alliage harmonieux des arts de l'est et de l'ouest, qui trouvent leur expression la plus originale dans des statues du Bouddha ou de divers Bodhisattva, assis ou debout, et dans lesquelles on a particulièrement soigné l'expression des visages et les contours du corps,

avec des draperies de mouvement libre et naturel. L'artiste a également tenté de restituer le modelé du corps à travers les plis des drapés. C'est ici que fut admis le principe du réalisme et que les formes humaines ont été représentées avec une minutieuse exactitude.

Mais citer au passage ce qui fait le charme des sites et de certaines des œuvres d'art qu'on y a découvertes ne suffit pas à former une idée exacte de la richesse des vestiges culturels de Taxila. Il y a bien davantage, qu'il faut étudier, pour reconstituer la vie quotidienne en ces temps lointains. Beaucoup de bijoux, de pièces de monnaie, de statues et d'ustensiles domestiques, retrouvés à Taxila et conservés dans un musée, sur le site même, aident à se faire une idée de la vie et de la culture qui ont existé en ces lieux.

Les bijoux en or et argent, incrustés de pierres — pendentifs, colliers, ceintures, amulettes, bracelets, broches, épingles à cheveux, etc. — sont d'inspiration nettement grecque ou

Statue en pied du Bodhisattva Maitreya découverte à Mohra Moradu, monastère situé à quelque distance de Taxila. Le Bodhisattva est un être mystique et bienveillant, intermédiaire entre les Bouddha métaphysiques et les Bouddha terrestres. On donne également ce nom à un futur Bouddha.

Photo © Musée de Taxila

Cet écriteau sert de frontière à ce qui fut l'entrée de Sirkap, ville édifée au 2^e siècle avant notre ère par les Grecs de Bactriane. On y lit, en urdu et en anglais, que « la deuxième ville de Taxila (Sirkap), du 2^e siècle avant notre ère jusqu'au 2^e siècle après, fut successivement dominée par les Grecs, les Sakas, les Parthes et les rois Kouchans ».



Photo (1) Paul Almasy, Paris

gréco-romaine, et la technique des moulages et des peintures est celle que l'on retrouve dans tout le monde gréco-romain. Grenailé et filigrane donnent aux bijoux de Taxila une délicatesse particulière.

Toutes sortes de pièces de monnaies découvertes à Taxila éclairent les diverses phases de l'histoire de la ville. Pour la plupart, elles sont de l'époque des rois locaux autonomes de la cité, Sakas, Parthes et Kouchans. Les monnaies datant des rois grecs, moins nombreuses, sont aussi bien dessinées. Les plus anciennes monnaies sont des barres d'argent, portant un symbole en forme de roue ; elles remontent au 4^e siècle avant notre ère.

Quant à la poterie, elle est de caractère essentiellement utilitaire. Elle va des grandes jarres à huile et à vin aux pots, bols, assiettes, casseroles et vases ajourés. Comme d'autres arts, la poterie n'a pas été sans subir des influences étrangères. Formes et décoration des plus anciennes pièces sont plutôt simples, mais des formes nouvelles semblent s'instaurer avec l'arrivée des Grecs et des Parthes. C'est alors qu'apparaissent les magnifiques amphores, les cruches à anses et les coupes évasées. On constate aussi un changement dans le traitement des surfaces et la décoration, avec l'apparition de motifs repoussés apparaissant en relief, et du vernis.

Parmi les objets de terre cuite ou d'argile, on a trouvé des figurines sacrées ou profanes, divers jouets et des ornements. La plupart de ces objets sont cuits au four, et le modelé de l'argile s'y révèle dans toute sa liberté et sa fraîcheur remarquable. Pendant les fouilles, on a également trouvé un grand nombre d'objets en os, ivoire, coquille, verre, cuivre et bronze, ornements de toilette ou articles domestiques.

Citons tout particulièrement les sceaux et les cachets de l'art le plus



exquis. Plus utilitaires qu'ornementaux, ils sont gravés de scènes religieuses ou quasi religieuses, la plupart de style typiquement hellénique.

Sir John Marshall a fait justement remarquer que « l'architecture, les arts plastiques, les autres arts encore, tous, sans exception, ont puisé leur inspiration dans l'école hellénique et, par la lenteur même de leur déclin, témoignent de la persistance remarquable de cet enseignement ». Pourtant, en dépit de ces influences étrangères, la joaillerie, les sceaux et les statues de Taxila montrent que les artisans autochtones ne se bornaient pas simplement à imiter et qu'ils ont mis en œuvre des données nouvelles à la faveur desquelles ils exprimèrent leur génie particulier. ■

L'UNESCO UN ÉDITEUR A L'ÉCHELLE MONDIALE

par Betty Werther

DANS quelques mois, un petit livre au titre provocateur : *Planète en péril* fera son apparition à la devanture des librairies. Cet ouvrage d'un intérêt très actuel a pour auteur Raymond F. Dashmann, spécialiste de l'Union internationale pour la conservation de la nature et de ses ressources. Publié sous l'égide de l'Unesco, qui le diffusera grâce à son réseau de distributeurs, il a déjà paru en anglais chez Penguin à Londres, en format de poche et, en édition cartonnée, chez World Publishing, à New York.

Cet ouvrage n'est pas le premier que l'Unesco fait paraître à l'intention du grand public, mais il constitue l'exemple le plus récent d'une orientation prise dans cette direction. Jusqu'à présent, la grande majorité des livres et périodiques diffusés par l'Organisation s'adressaient à des spécialistes. Par exemple, *Les origines de l'homme moderne*, récemment paru avec trois autres volumes dans la série « Ecologie et conservation », traite d'un problème propre à susciter la curiosité de chacun : l'origine de l'homme et ses relations avec l'évolution de l'environnement. Mais il a été rédigé par des savants à l'intention de spécialistes déjà fort bien informés de la question. Or, à l'Unesco, l'on a désormais le sentiment que ce public ne suffit plus, surtout lorsqu'il s'agit d'un problème aussi vital que celui de l'environnement.

Sur les onze périodiques publiés par l'Unesco, seul le *Courrier de l'Unesco* s'adresse à un large public : plus de deux millions de lecteurs pour ses éditions en douze langues. La plupart des autres périodiques sont destinés à des spécialistes (*Museum*, *Bulletin de l'Unesco à l'intention des bibliothèques*, etc.) quoique quelques-uns d'entre eux, comme *Impact de la science sur la société*, ou la *Revue internationale des sciences sociales*, ou *Perspectives* (revue trimestrielle d'éducation) veulent atteindre le grand public cultivé.

Le fait que l'Unesco recherche une plus large audience auprès de cette catégorie de lecteurs ne signifie nullement qu'elle veuille faire concurrence aux grandes maisons d'édition. « Ce serait d'ailleurs impossible », nous dit M. Peter Thorp, directeur des services de distribution au Bureau des Documents et Publications de l'Organisation. « Notre rôle consiste à faire connaître l'action de l'Unesco, à répandre

des idées, alors que l'objectif principal d'un éditeur commercial est de gagner de l'argent. C'est pourquoi nous nous situons en dehors des circuits commerciaux. »

Et pourtant, l'activité de l'Unesco dans le domaine des publications présente la plupart des caractéristiques d'une grande maison d'édition. Les livres qui lui doivent le jour, et qui peuvent être commandés, soit par l'intermédiaire d'un libraire, soit directement, auprès d'un agent national de vente, représentent un chiffre d'affaires annuel de plus de deux millions de dollars. Le catalogue pour l'année 1972 recense quelque 500 publications de l'Unesco actuellement disponibles, parmi lesquelles la première place revient à l'éducation, bien que les ouvrages classés sous les rubriques « sciences » et « culture » y figurent en nombre croissant.

Cette tendance reflète l'évolution des priorités dans le programme de l'Unesco. A la fin des années quarante, alors qu'une grande partie des activités de l'Organisation étaient consacrées aux échanges culturels, l'Unesco fit ses premières armes dans l'édition en faisant publier, en accord avec la New York Graphic Society, une collection de 23 luxueux albums d'art. Edités en six langues, ils apportaient la révélation de trésors artistiques mal connus de pays tels que Chypre, la Pologne, la Tchécoslovaquie, l'Australie, etc. Beaucoup de ces magnifiques albums aujourd'hui en partie épuisés ont fait l'objet de réimpressions dans une édition de poche d'un prix plus accessible.

Toujours dans cet esprit, l'Unesco a entrepris, en 1949, ce qui demeure l'un de ses apports les plus utiles à la connaissance des arts plastiques ; la publication des *Catalogues de reproductions de peintures* ; ceux-ci permettent aux pays qui n'ont pas accès aux œuvres originales de se procurer, dans les meilleures conditions, des reproductions de haute qualité. A peu d'exceptions près, l'Unesco laisse, aujourd'hui, la publication de livres d'art à ceux qui font commerce de l'édition. L'Unesco se consacre, au-delà de la simple présentation du patrimoine artistique de l'humanité, à une analyse plus poussée du rôle et de la fonction de l'art dans la société et cela dans des ouvrages tels que *Les arts et la vie*, ou les six volumes de la série intitulée « L'art, reflet de l'homme publiés pour la Fédération mondiale des Organisations de la profession enseignante, avec l'aide financière de l'Unesco.

BETTY WERTHER, écrivain et journaliste américaine, est une ancienne fonctionnaire de l'Organisation des Nations Unies.

D'une manière générale, les livres que fait paraître l'Unesco se répartissent en trois catégories : les ouvrages de référence, les ouvrages réservés aux spécialistes et ceux qui sont destinés au grand public. Dans cette dernière catégorie surtout, un livre sur dix est publié en co-édition avec des firmes commerciales.

Mais c'est sans doute dans le domaine des ouvrages de référence que l'Unesco fait œuvre de pionnière car, ici, l'Organisation est à même de mener à bien des entreprises qu'aucun éditeur ordinaire ne pourrait envisager. Un exemple type : *L'Annuaire statistique de l'Unesco* qui fournit des données concernant la population, l'éducation, les livres, les bibliothèques et les musées, les journaux et les périodiques, le film, la radiodiffusion et la télévision dans quelque 200 pays.

L'Education dans le monde, dont les cinq volumes pèsent ensemble près de 45 kilos, est un monument du même genre. Son édition revient à l'Unesco plus cher que ce que peut rapporter le prix de vente des volumes qui varie entre 84 et 120 F. De fait, le coût de production d'un tel ouvrage serait prohibitif pour un éditeur commercial.

Apprendre à être constitue un autre exemple de livre que seul l'Unesco pouvait, grâce à sa position, concevoir et éditer. Il s'agit du rapport de la Commission internationale sur le Développement de l'Education, présidée par Edgar Faure, ancien ministre français de l'Education nationale. Ce livre dessine le schéma des modifications et des progrès que l'éducation se doit d'accomplir si elle veut remplir le rôle nouveau que lui assigne le monde d'aujourd'hui. Il concerne tous ceux qui, partout, s'intéressent à l'éducation des enfants et des adolescents. (Voir à ce sujet, le numéro de novembre 1972 du *Courrier de l'Unesco*.)

D'autres livres mettent l'accent sur l'importance croissante de l'éducation permanente, sujet qui déborde largement le cercle des experts et des spécialistes.

UN ouvrage de base indispensable pour les chercheurs, l'étude sur les *Tendances principales de la recherche dans les sciences sociales et humaines*, a été entreprise dès 1965 par des savants de renommée mondiale et la première partie en a été publiée en 1970. Cette œuvre monumentale tend à dégager, selon la formule de Claude Lévi-Strauss, « les voies où pourront s'engager les sciences de demain » ; elle constitue, d'autre part, un panorama des principales tendances de la recherche. Trois chapitres de cet ouvrage ont été édités en format de poche pour les rendre accessibles aux étudiants et aux jeunes.

Encore un exemple caractéristique de ce que l'Unesco est probablement seule à pouvoir réaliser : l'*Index Translationum*, bibliographie annuelle des traductions réalisées dans le monde. Lorsque l'*Index* fut entrepris en 1950, il recensait 8 750 titres ; il en est aujourd'hui à sa 23^e édition, fournit des renseignements concernant 41 322 titres et 73 pays et permet de répondre à des questions du genre : « Quel pays publie le plus grand nombre de traductions ? Quels sont les écrivains les plus souvent traduits ? En combien de langues a été éditée la Bible ? »

« C'est encore un domaine où l'Unesco seule est en mesure de demander et d'obtenir toutes ces données », poursuit M. Thorp. « Si l'Unesco renonçait à publier l'*Index*, celui-ci n'aurait plus qu'à disparaître. »

Il ne faudrait pas croire cependant que l'Unesco n'a pas aussi ses best-sellers qui rapportent de confortables bénéfices, lesquels servent à financer des publications commercialement moins rentables.

TRES largement en tête de cette liste de best-sellers vient le *Manuel pour l'enseignement des sciences* qui s'achemine aujourd'hui vers son millionième exemplaire. L'histoire de ce vademecum, si apprécié, remonte à la fin de la seconde guerre mondiale, quand l'Unesco patronna l'édition (en anglais) d'un petit ouvrage intitulé *Suggestions for Science Teachers in Devasted Countries*. Ces « Suggestions » ont connu un énorme succès, non seulement dans les pays dévastés, mais également dans les régions jusque-là dépourvues de matériel pour l'enseignement des sciences.

La seconde édition de cet ouvrage, publiée en 1956, devint la première édition du *Manuel pour l'enseignement des sciences*, lequel, depuis lors, a connu vingt-trois réimpressions et a été traduit en trente langues. Compilation d'idées originales fournies par des enseignants de nombreuses régions du monde, cet ouvrage propose des expériences faciles à réaliser avec un matériel simple et des moyens de fortune.

Un autre ouvrage très demandé est *Etudes à l'étranger*. Remis périodiquement à jour comme le serait un guide touristique, il fournit des indications sur les bourses d'études et les cours organisés dans cent vingt-six pays pour les étudiants étrangers. Ici encore, les facilités dont dispose l'Unesco, permettent de vendre *Etudes à l'Etranger* et le volume qui lui fait pendant, *Cours de vacances à l'étranger*, à des prix très abordables.

Un autre domaine d'activité dans lequel l'Unesco s'est lancée avec succès depuis quelques années, est la production de cartes scientifiques. Chaque pays met au point, selon ses méthodes propres, des cartes et des atlas. Mais l'*Atlas géologique du monde*, publié par sections, constituera la première tentative concertée pour dresser la carte du monde, selon une terminologie internationale standardisée, carte qui pourra être comprise en tous les points du globe.

Pour célébrer un quart de siècle d'activités, le gros catalogue général des publications de l'Unesco, actuellement en voie d'achèvement, recensera de 5 à 6 000 titres, depuis les ouvrages que l'Organisation a publiés seule ou en coédition, jusqu'à ceux qu'elle a simplement patronnés ou dont elle subventionne l'édition.

Ainsi, une partie de ce catalogue sera consacrée aux livres publiés dans le cadre du programme de traductions d'œuvres littéraires. Ces volumes, pour la plupart des traductions en anglais ou en français, relèvent de soixante littératures distinctes, qui s'expriment dans une quarantaine de langues asiatiques et vingt langues européennes — sans parler des littératures non slaves de l'U.R.S.S. et des littératures africaines.

C'est grâce à cette entreprise que l'œuvre du poète grec Georges Seferis a été mise sous les yeux de lecteurs de langue anglaise en 1960, c'est-à-dire trois ans avant que le prix Nobel lui soit décerné. C'est également le prix Nobel 1968 qui fut attribué au romancier japonais Yasunari Kawabata, disparu récemment, et dont le *Yukiguni* ou *Pays des Neiges* avait été l'une des premières

traductions publiées dès 1956, dans la collection Unesco d'auteurs contemporains. En fait, on peut dire que la révélation des écrivains japonais est due dans une large mesure aux efforts accomplis par l'Unesco pour rendre les classiques et les modernes de cette riche littérature accessibles au monde occidental.

Toutes ces traductions paraissent chez des éditeurs indépendants, le rôle de l'Unesco, comme le souligne M. Thorp, étant celui de catalyseur : « Nous souhaitons voir paraître tel ouvrage, explique-t-il, nous prenons donc à notre charge une partie du risque financier : soit que nous fournissions la traduction, soit même que nous participions aux frais d'impression. Dans tous les cas, il est probable que si l'Unesco n'intervenait pas, la plupart de ces œuvres demeureraient pratiquement inconnues du reste du monde. »

On l'a vu, l'Unesco, organisation internationale, peut publier des livres qu'une firme commerciale hésiterait à éditer seule. Dans cette catégorie entrent les ouvrages savants de la série « Race et Société » (réunis ensuite en volume sous le titre *Le Racisme devant la science*) ainsi qu'un volume largement diffusé sur les méfaits de l'*Apartheid*. (Ses effets sur l'éducation, la science, la culture et l'information.)

Il n'est pas toujours aisé de trouver un éditeur pour ces ouvrages dont le succès en librairie n'est pas assuré d'avance. On s'en est aperçu lorsque l'Unesco a cherché un coéditeur pour l'édition anglaise du *Droit d'être un homme*, anthologie de plus d'un millier de textes affirmant, à travers les siècles, les droits fondamentaux de l'individu. Et pourtant, cet ouvrage s'est finalement vendu à 15 000 exemplaires, en anglais et en français. Depuis, trois éditions en d'autres langues ont été publiées ou sont en cours de publication ; et en prévoit d'autres encore.

ENFIN, si l'on devait choisir parmi tous ces ouvrages celui qui exprime peut-être le mieux l'esprit de l'Unesco, ce serait sans doute *l'Histoire de l'humanité*. Première histoire scientifique et culturelle du monde élaborée sur un plan véritablement international, ces six volumes sont publiés ou vont l'être, par les éditeurs les plus importants de neuf pays en huit langues différentes. Le tirage prévu est de l'ordre de 100 000 exemplaires.

L'Histoire de l'humanité est l'œuvre d'experts de réputation mondiale qui, surmontant les difficultés inhérentes à une telle entreprise, sont parvenus à proposer au lecteur un panorama complet et cohérent du devenir humain.

Les services de publications de l'Unesco, conscients du prix élevé de l'édition originale en six volumes abondamment illustrés, ont engagé des négociations pour que l'ouvrage puisse paraître en livre de poche.

Le succès rencontré par *l'Histoire de l'humanité*, a encouragé l'Unesco qui prépare maintenant la publication, sur le même modèle, de la première *Histoire générale de l'Afrique* en huit volumes. Le premier volume de l'édition cartonnée paraîtra vraisemblablement en 1974, suivie, un peu plus tard, par des éditions en livres de poche et en différentes langues.

Ce texte est une version révisée et adaptée d'un article paru dans « Informations Unesco » (n° 625 - juillet 1972) bulletin bimensuel destiné à la presse, à la radio et à la télévision.

LECTURES

Enfance et poésie
par Jacques Charpentreau
Ed. Les éditions ouvrières,
Paris 1972. Prix : 18 F

Le Cœur conscient
par Bruno Bettelheim
Ed. Robert Laffont,
Paris 1972. Prix : 21,40 F

La Pensée de Georg Lukacs
par Ehrhard Bahr
Ed. Privat,
Toulouse 1972. Prix : 13,20 F

Le Tiers Monde face aux pays riches
par Angelos Angelopoulos
Ed. Presses Universitaires de France,
Paris 1972. Prix : 22 F.

Interventions éducatives et animation dans les développements agraires (Afrique et Amérique latine)
par Yves Goussault
Publication de l'Institut d'Etude du Développement Economique et social
Ed. Presses Universitaires de France Coll. « Tiers Monde », Paris 1970. Prix : 27 F.

Introduction à l'archéologie et à l'histoire de l'art
par Jacques Lavalleye
Ed. Duculot (Belgique),
Gembloux 1972. Prix : 295 FB

Inde - Népal
« Les Encyclopédies de Voyage »
Ed. Nagel (Suisse),
Genève 1972. Prix : 95 F

La Peur de l'autre
Dossier Racisme
par Anne-Marguerite Nouailhac
Préface de Pierre Paraf, Président du Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix
Ed. Fleurus, Paris 1972. Prix : 32 F.

Pour tous les livres ci-dessus, s'adresser à son libraire habituel. Ne pas passer de commande à l'Unesco

PUBLICATIONS UNESCO

La Planification du développement des universités - I
préparé par Victor G. Onushkin
Institut international de planification de l'éducation,
339 pages. Prix : 28 F

L'Orientation scolaire
« Documentation et information pédagogiques »
Bulletin du Bureau international d'éducation,
3^e trimestre 1971, n° 180

Tendances nouvelles de l'enseignement de la physique (Vol. II)
préparé sous la direction de E. Nagy
Coll. « L'Enseignement des sciences fondamentales (Physique) »,
517 pages. Prix : 36 F

Les Services bibliographiques dans le monde 1965-1969
par Paul Avicenne
« Documentation, bibliothèques et archives : Bibliographies et ouvrages de référence »,
319 pages. Prix : 28 F.

LATITUDES ET LONGITUDES



Gala Sammy Davis Jr pour les aveugles

Sammy Davis Jr, l'artiste américain mondialement connu, a accepté de prêter son concours bénévole à une soirée de gala offerte par l'Unesco au profit de la campagne « Livres pour aveugles ». Au moment où ce numéro du « Courrier de l'Unesco » allait sous presse, ce spectacle Sammy Davis devait avoir lieu le 25 septembre, au Théâtre de l'Olympia, à Paris. Organisé conjointement par l'Unesco et par la Commission nationale américaine pour l'Unesco, ce gala n'est qu'une partie de la vaste collecte de fonds lancée à l'occasion de l'Année Internationale du Livre.

Acteur, chanteur, danseur, auteur, comédien et producteur de films, Sammy Davis Jr vient d'être nommé à la Commission nationale des Etats-Unis pour l'Unesco. Cette nomination témoigne de la part extrêmement importante prise par Sammy Davis dans le domaine du spectacle ces dernières années. Dans une lettre adressée à M. René Maheu, directeur général de l'Unesco, l'artiste américain écrit : « L'occasion qui m'est ainsi offerte de contribuer au travail de l'Unesco est l'un des aspects les plus encourageants de ma nomination à la Commission nationale. » S'agissant de la campagne « Livres pour aveugles », il écrit : « Je ne peux imaginer entreprise plus intéressante pour moi que cette participation bénévole à l'un des projets les plus nobles de l'Unesco. » Sammy Davis Jr, qui a perdu un œil lors d'un accident de voiture, est particulièrement connu pour ses efforts en vue d'aider les déshérités et d'apaiser les tensions raciales.

Le projet « Livres pour aveugles » fait partie du programme des Bons d'Entr'aide de l'Unesco, entreprise de collecte de fonds à but éducatif. Il est mené en coopération avec le Comité international pour la promotion sociale des aveugles. Les fonds recueillis par le gala Sammy Davis permettront de fournir des livres en braille et autre matériel éducatif aux aveugles, et plus particulièrement aux enfants aveugles des pays en voie de développement. On estime à 16 millions le nombre total des aveugles dans le monde.

Le Trophée du Fair-Play

Le trophée international du Fair-Play Pierre-de-Coubertin a récemment été remis à la championne suisse du saut en longueur Meta Antenen, au siège de l'Unesco, à Paris. La championne a remporté ce trophée pour l'esprit sportif dont elle a fait preuve au cours des championnats d'Europe d'Helsinki. Elle appuya vigoureusement la demande de sa rivale, Ingrid Mickler-Becker (Allemagne), appelée à courir le relais 4 x 100 mètres pendant le concours de saut, demande d'un temps de repos supplémentaire avant son dernier essai. La championne allemande put ainsi devenir championne d'Europe. Des diplômes d'honneur ont également été décernés à John Clewarth (Royaume-Uni), Paul Courtin (France), Steve Kember (Royaume-Uni) et Jean-Loup Rouyer (France).

Connaissance de l'Afrique

Deux réunions internationales ont récemment étudié les moyens de donner une plus large diffusion à la culture africaine. La première de ces réunions, organisée à Venise par le Conseil international de la Musique, la « Deuxième tribune de musique africaine », avait pour but d'encourager les stations de radiodiffusion à mieux faire connaître la musique traditionnelle de l'Afrique. La seconde, tenue à Dakar, au Sénégal, réunissait les responsables des programmes culturels des radio-télévisions africaines et les experts des différents centres de collecte de la tradition orale. Son but : la meilleure utilisation possible et la diffusion du patrimoine culturel du continent africain.

Recherches sur la paix

L'Inde vient de constituer à New Delhi un « Indian Council of Peace Research » (Conseil indien de recherche sur la paix) présidé par le docteur Prem Kirpal, président du Conseil exécutif de l'Unesco. Cette institution a pour but de promouvoir les recherches sur la paix, tant en Inde que dans les pays en voie de développement. Son programme de travail comprend l'étude des possibilités d'application d'un ordre social basé sur la non-violence, des recherches sur la paix et les conflits dans un contexte de croissance sociale et de développement culturel. Le docteur Kirpal est aussi le fondateur et le président d'une autre organisation qui vient de voir le jour à New-Delhi : l'« Institute of Cultural Relations and Development Studies ».

Ecole sur le désarmement

C'est à Padoue (Italie), au collège « Carlo Ederle », qu'a récemment eu lieu le quatrième cours de l'Ecole internationale sur le désarmement et l'étude des conflits. Les sujets discutés cette année furent : le rapport entre les théories stratégiques et la course aux armements ; le désarmement et le développement technologique ; la limitation des armes stratégiques ; les problèmes politiques du désarmement ; désarmement et droit international ; la théorie des conflits. Cette école est née en 1966 grâce à l'initiative de Carlo Schaefer, professeur de physique à la Faculté des sciences biologiques de l'Université de Rome, et d'Edoardo Amaldi, professeur à l'Institut de physique de cette Université.

Nos lecteurs nous écrivent

ARCHÉOLOGIE

SOUS-MARINE EN ITALIE

Dans le numéro de mai 1972 du « Courrier de l'Unesco », consacré à l'archéologie sous-marine, vous avez cité, aux pages 4 et 12, les fouilles de l'île de Capri, de Spargi, d'Albenga, du lac de Nemi, sans préciser que ces recherches ont été effectuées par des équipes d'archéologues italiens.

En effet, l'exploration du fond sous-marin de la Grotte bleue, dans l'île de Capri, a été conduite en 1964 par le Directeur des Antiquités de Naples, le professeur Alfonso de Franciscis, avec l'aide de plongeurs militaires. L'exploration et le relevement scientifique de navires romains à Albenga et Spargi sont dus au Centre Expérimental d'Archéologie sous-marine, créé en 1957 grâce à l'initiative du ministère italien de l'Instruction publique. Le centre a eu à sa disposition un bateau octroyé par la marine militaire italienne et dispose maintenant de son propre bateau (le « Cycnus »), qui a aussi travaillé en Espagne en 1970.

La formidable entreprise d'abaisser de 27 mètres le niveau du lac de Nemi, près de Rome, pour renflouer les deux « palaces flottants » de l'empereur romain, a été effectuée en 1928 par des ingénieurs, techniciens et archéologues du gouvernement italien.

En ce qui concerne l'exploration de Marzamemi, au large des côtes de la Sicile, elle a été accomplie par des volontaires allemands (G. Kapitän) et américains, sous le contrôle du Directeur des Antiquités de la Sicile orientale, le professeur Barnabo Brea.

On peut ajouter que, naturellement, les entreprises d'archéologie sous-marine dues aux Italiens sont plus nombreuses que celles mentionnées dans le susdit numéro du « Courrier de l'Unesco ». Il me suffit de rappeler l'entreprise de Giannutri (près de l'île d'Elbe), en 1963, qui a fait accomplir le plus grand progrès dans les techniques de cartographie, de relevé et de récupération d'une épave. L'entreprise d'Albenga, à son tour, continue chaque année par des campagnes régulières.

Professeur Nino Lamboglia,
directeur de l'Istituto Internazionale
di Studi Liguri e del
Centro Sperimentale
d'Archeologia Sottomarina,
Bordighera, Italie

UN LEURRE

J'ignore si l'abandon de la chimie agricole nous conduira à la famine, mais je suis sûr que son maintien nous y mènera tout droit. M. Borlaug n'est-il pas au courant des résultats de l'agriculture biologique ? En Angleterre, la ferme expérimentale de Haughley obtient des rendements de 60 à 70 quintaux à l'hectare de blé et d'orge en utilisant seulement du compost et des légumineuses. Nous connaissons un fermier qui a obtenu 55 quintaux, en troisième année de culture biologique seu-

lement. L'expérience suivante n'est certainement pas dépourvue de signification : des rats alimentés avec du blé cultivé au compost ont montré une bien meilleure santé que les autres, nourris avec du blé cultivé aux engrais chimiques.

Je ne nie pas le répit accordé par le DDT dans la lutte contre le paludisme. Mais ce n'est qu'un répit et, si l'on continue à utiliser l'arsenal chimique au lieu de s'attaquer aux causes profondes, c'est-à-dire de renforcer la résistance de l'organisme par une alimentation issue d'un sol équilibré, le mal ne sera pas éliminé. L'agriculture biologique, voilà la vraie solution pour les pays en voie de développement : composer la savane au lieu de la brûler ; tirer de l'air l'azote nécessaire au lieu de l'acheter, en voilà de la productivité !

Jean Metrallet
Annecy, France

RENDEZ A CÉSAR

Nous nous permettons d'attirer votre attention sur une erreur historique qui s'est glissée dans l'article intitulé « Livre, mon ami », paru dans le « Courrier de l'Unesco » de juillet 1972.

L'auteur de cet article écrit : « Alexandre offrit, dit-on, à Cléopâtre deux cent mille parchemins de la bibliothèque de Pergame. »

Comme vous le savez, il s'agissait d'Antoine et non d'Alexandre. Nous avons, pour notre part, attiré l'attention de nos lecteurs sur cette erreur, par une note rectificative.

Abdel Moneim El-Sawi,
rédacteur de l'édition
arabe du « Courrier de l'Unesco »,
Le Caire

VÉZELAY EN PÉRIL ?

Abonné au « Courrier de l'Unesco » depuis plusieurs années, je me suis souvent réjoui de tout ce que vous nous faisiez connaître ou redécouvrir parmi les chefs-d'œuvre des civilisations qui se sont manifestées sur la planète.

Votre intervention a plusieurs fois contribué à sauver des sites ou des édifices témoignant particulièrement du génie créateur de l'homme, et qui se trouvaient menacés par l'expansion industrielle...

Je voudrais attirer votre attention sur un grave péril qui menace actuellement l'admirable basilique de Vézelay et le parc du Morvan, pourtant récemment classé réserve naturelle.

Un comité de défense s'est créé ; il a son siège à la mairie de Saint-Père, mais jusqu'ici bien peu de gens sont alertés parmi ceux qui seront touchés, plus tard, par un tel massacre de la vallée.

Jean-François Pubellier,
Saint-Michel-sur-Orge, France

DES KILOWATTS

OU DES ÉCUREUILS

On envisage l'implantation de plusieurs centrales hydro-électriques tout au long du Danube. Ce faisant, toute une région, autour de Dürnstein/Rosatz (Autriche), risque d'être défigurée. L'écologie, les structures traditionnelles et l'aspect naturel de cette région seront irrémédiablement perturbés si l'on donne suite à ce projet.

La question est la suivante : faut-il, pour quatorze milliards de kW, léguer à nos descendants une terre mutilée et entièrement polluée ?

Konrad von Vietinghoff,
Osterode am Harz, R.F.A.

LES PIERRES C'EST BIEN,

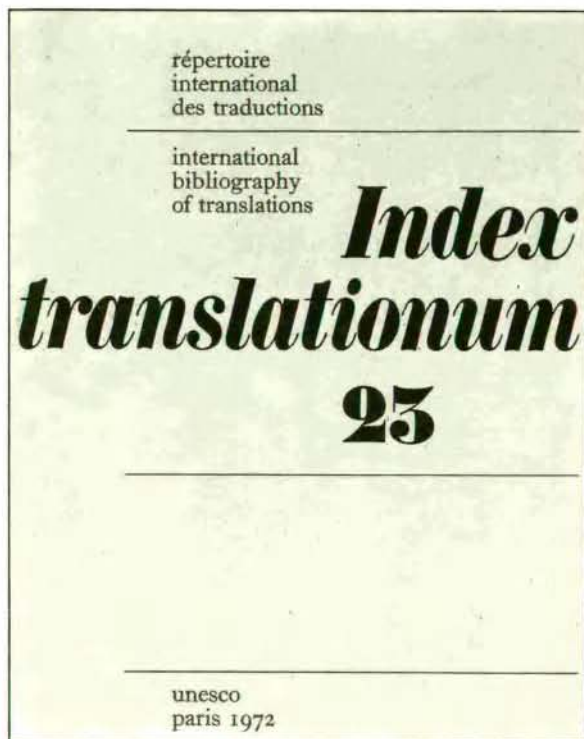
LES HOMMES, C'EST MIEUX

« Sauvons Angkor, sauvons l'Indochine, sauvons l'humanité ! », tel aurait dû être le thème, sinon du principal, du moins de l'un des articles de votre numéro de décembre 1971 sur Angkor. Entièrement de cœur avec ceux qui veulent à tout prix défendre les grands monuments et les grandes richesses que le génie humain a été capable de créer, je me range inconditionnellement aux côtés de tout homme dont l'attitude est celle de la défense de ces valeurs. Il est nécessaire de préserver Rome, Venise, l'Égypte, la Grèce, mais il est surtout nécessaire de préserver peintures, sculptures, œuvres architecturales quelles qu'elles soient et où qu'elles soient ; ceci, dans le but de « conserver ces liens qui nous unissent au passé », comme le dit Hiroshi Daifuku, et de préserver « le sentiment de la continuité ». Car il est un monument qui a échappé aux auteurs de ce numéro du « Courrier de l'Unesco », et qui, principal monument qu'il faille sauver, n'est autre que l'humanité...

Depuis la nouvelle escalade de la guerre, ce ne sont pas seulement les temples d'Angkor qui sont en péril, mais aussi tous les temples du monde, toutes les beautés naturelles et les créations dues au génie de l'homme. Ce qui est en péril, c'est l'œuvre des forces de la nature, œuvre dont la valeur ne peut ni ne pourra être calculée. C'est l'homme, et donc l'humanité, qui est en péril. Je n'arrive pas à comprendre que l'on puisse distinguer entre la nécessité de sauver ces monuments et celle de sauver ces hommes, ces femmes, ces enfants d'une guerre qu'aucune explication ne peut justifier. Il faudrait que la même force qui sert à engager la bataille contre les destructeurs de temples et des merveilles de la création humaine soit élevée à la « énième » puissance et engagée dans la bataille contre le crime, la guerre et le génocide, de quelque type que ce soit et dans quelque partie du monde que ce soit. Le martyr de ces peuples doit, au moins, nous servir d'aiguillon pour nous unir contre les tentatives de colonisation.

Francisco Ventura Arredondo,
La Havane, Cuba

Vient de paraître



952 pages. Édition multilingue, précédée d'une introduction bilingue (français-anglais).
Broché: 168 F; \$ 42; £ 14
Relié: 184 F; \$ 46; £ 15,35

répertoire international des traductions publié par l'Unesco

■ L'Index Translationum donne le recensement complet des traductions qui ont paru dans le monde : les traductions nouvelles publiées au cours d'une année aussi bien que les réimpressions de traductions publiées précédemment.

■ Préparé avec l'aide de bibliothèques de nombreux pays, cet ouvrage permet aux lecteurs de suivre, d'année en année, et d'un pays à l'autre, l'activité internationale de l'édition dans le domaine des traductions, et de relever d'autre part, pour chaque auteur cité, les ouvrages traduits.

■ Le volume 23 de l'Index Translationum, qui vient de paraître, énumère 41 322 titres parus au cours de 1970 dans 73 pays.

Pour vous abonner, vous réabonner et commander d'autres publications de l'Unesco

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires ou en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements peuvent être effectués dans la monnaie du pays. Les prix de l'abonnement annuel au « COURRIER DE L'UNESCO » sont mentionnés entre parenthèses, après les adresses des agents.

★

ALBANIE. N. Sh. Botimeve Naim Frasheri, Tirana. — **ALGÉRIE.** Institut pédagogique national, 11, rue Ali-Haddad, Alger. Société nationale d'édition et de diffusion (SNED), 3, bd Zirout Youcef, Alger. — **ALLEMAGNE.** Toutes les publications : Verlag Dokumentation, Postfach 148, Jaiserstrasse 13, 8023 München-Pullach. Unesco Kurier (Édition allemande seulement) : Bahrenfelder Chaussee 160, Hamburg-Bahrenfeld, CCP 276650 (DM 16). — **AUTRICHE.** Verlag Georg Fromme et C^o, Arbeitergasse 1-7, 1051 Vienne. — **BELGIQUE.** Jean De Lannoy, 112, rue du Trône, Bruxelles 5. CCP 3 380.00 (220 F belges). — **BRÉSIL.** Fundação Getúlio Vargas, Serviço de Publicações, Caixa postal 21120, Praia de Botafogo, 188, Rio de Janeiro, GB (Cr. 20). — **BULGARIE.** Hemus, Kantora Literatura, Bd. Rousky 6, Sofia. — **CAMEROUN.** Le Secrétaire général de la Commission nationale de la République fédérale du Cameroun pour l'Unesco B.P. No. 1 061, Yaoundé. — **CANADA.** Information Canada, Ottawa (Ont.) (\$ 5.00). — **CHILI.** Editorial Universitaria S.A., casilla 10220, Santiago. — **RÉP. POP. DU CONGO.** Librairie populaire, B.P. 577, Brazzaville. — **COTE-D'IVOIRE.** Centre d'édition et de Diffusion africaines. Boîte Postale 4541, Abidjan-Plateau. — **DAHOMÉY.** Librairie nationale. B.P. 294, Porto Novo. — **DANEMARK.** Einar Munksgaard Ltd, 6, Nørregade, 1165 Copenhague K (D. Kr. 27 00). — **ÉGYPTE (RÉP. ARABE D').** National Centre for Unesco Publications, N° 1 Talat Harb Street, Tahrir Square, Le Caire; Librairie Kasr El Nil, 3, rue Kasr El Nil, Le Caire. 1,350 L.E. — **ESPAGNE.** Toutes les publications y compris le Courrier : Ediciones Iberoamericanas, S.A., calle de Oñate, 15, Madrid 20; Distribución de Publicaciones del Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Vitrubio 16, Madrid 6; Librería del Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Egipticias. 15, Barcelona. Pour « le Courrier » seulement (260 pts) : Ediciones Liber, Apartado 17, Ondárroa (Vizcaya). — **ÉTATS-UNIS.** Unesco Publications Center, P.O. Box 433, New York N.Y. 10016 (\$ 5).

— **FINLANDE.** Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu Helsinki. (Fmk 13,90). — **FRANCE.** Librairie Unesco, 7-9, place de Fontenoy, 75-Paris. C.C.P. 12.598-48. (F. 17). — **GRÈCE.** Librairie H. Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes. — Librairie Eleftheroudakis, Nikis, 4, Athènes. — **HAÏTI.** Librairie « A la Caravelle », 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — **HAUTE-VOLTA.** Librairie Actie, B.P. 64, Ouagadougou. Librairie Catholique « Jeunesse d'Afrique », Ouagadougou. — **HONGRIE.** Akadémiai Könyvesbolt, Váci U. 22, Budapest, V. A.K.V. Könyvtárosok Boltja, Népköztársaság 16, Budapest VI. — **INDE.** Orient Longman Ltd. : Nicol Road, Ballard Estate, Bombay 1; 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13. 36a Mount Road, Madras 2. Kanson House, 3/5 Asaf Ali Road, P.O. Box 386, Nouvelle-Delhi 1. Publications Section, Ministry of Education and Youth Services, 72 Theatre Communication Building, Connaught Place, Nouvelle-Delhi 1. Oxford Book and Stationery Co., 17 Park Street, Calcutta 16. Scindia House, Nouvelle-Delhi. — **IRAN.** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, av. Iranchahr Chomali N° 300, B.P. 1533, Téhéran. — **IRLANDE.** The National Press, 2 Wellington Road, Ballsbridge, Dublin 4. — **ISRAËL.** Emanuel Brown, formerly Blumstein's Bookstore : 35, Allenby Road and 48, Nachlat Benjamin Street, Tel-Aviv. Emanuel Brown 9, Shlomzion Hamalka Street, Jérusalem. 24 I.L. — **ITALIE.** Licosa, (Libreria Commissionaria Sansoni, S.p.A.) via Lamarmora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence. — **JAPON.** Maruzen Co Ltd., P.O. Box 5050, Tokyo International, 100.31 (Y1,440). — **RÉPUBLIQUE KHÉMÈRE.** Librairie Albert Portail, 14, avenue Bouloche, Phnom-Penh. — **LIBAN.** Librairie Antoine, A. Naoufal et Frères, B.P. 656, Beyrouth. — **LUXEMBOURG.** Librairie Paul Bruck, 22, Grand-Rue, Luxembourg. — **MADAGASCAR.** Toutes les publications : Commission nationale de la République malgache, Ministère de l'éducation nationale, Tananarive. « Le Courrier » seulement : Service des œuvres post et péri-scolaires, Ministère de l'éducation nationale, Tananarive. — **MALI.** Librairie populaire du Mali, B.P. 28, Bamako. — **MAROC.** Librairie « Aux belles images », 281, avenue Mohammed V, Rabat. CCP 68-74. « Courrier de l'Unesco » : pour les membres du corps enseignant : Commission nationale marocaine pour l'Unesco 20, Zenkat Mourabidine, Rabat (C.C.P. 324-45). — **MARTINIQUE.** Librairie « Au Boul Mich », 1, rue Perrinon, 66, av. du Parquet, 972 - Fort-de-France. — **MAURICE.** Nalanda Co. Ltd., 30, Bourbon Street Port-Louis — **MEXIQUE.** CILA) Centro inter-americano de Libros Académicos, Sullivan 31-Bis, Mexico 4 D. F., Mexique. — **MONACO.** British

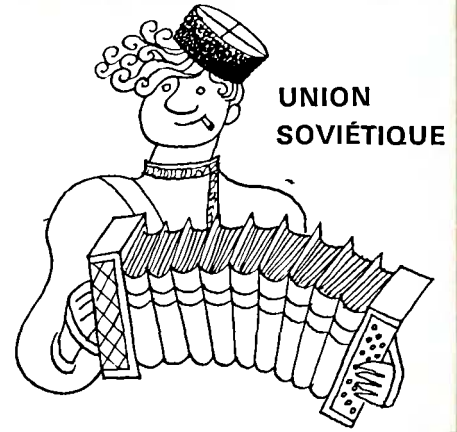
Library, 30, boulevard des Moulins, Monte-Carlo. — **MOZAMBIQUE.** Salema & Carvalho Ltda., caixa Postal, 192, Beira. — **NIGER.** Librairie Mauclet B.P. 868, Niamey. — **NORVÈGE.** Toutes les publications : Joseph Grundt Tanum (Booksellers), Karl Johans Gate 41/43, Oslo 1. Pour « le Courrier » seulement : A.S. Narvesens, Litteratur-jeneste Box 6125 Oslo 6. (Kr 23,00). — **NOUVELLE-CALÉDONIE.** Reprex S.A.R.L., B.P. 1572, Nouméa. — **PAYS-BAS.** N.V. Martinus Nijhoff Lange Voorhout 9. La Haye (fl. 10). — **POLOGNE.** Toutes les publications : ORWN PAN. Palac Kultury i Nauki, Varsovie. Pour les périodiques seulement : « RUCH » ul. Wronia 23, Varsovie 10. — **PORTUGAL.** Dias & Andrade Ltda, Livraria Portugal, rua do Carmo, 70, Lisbonne (Esc.105). — **ROUMANIE.** I.C.E. Libri P.O.B. 134-135, 126 calea Victoriei, Bucarest. Abonnements aux périodiques Rompresfatielia, calea Victoriei nr. 29, Bucarest. — **ROYAUME-UNI.** H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E.1. (£1,30). — **SÉNÉGAL.** La Maison du livre, 13, av. Roume, B.P. 20-60, Dakar. Librairie ClairAfrique, B.P. 2005, Dakar; Librairie « Le Sénégal », B.P. 1594, Dakar. — **SUÈDE.** Toutes les publications : A/B C.E. Fritzes Kungl. Hovbkhandel, Fredsgatan, 2, Box 16356, 103 27 Stockholm, 16. Pour « le Courrier » seulement : Svenska FN-Förbundet, Vasagatan 15, IV, 10123 Stockholm 1 - Postgiro 184692 (Kr. 18). — **SUISSE.** Toutes les publications : Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zürich. C.C.P. Zürich VIII 2383. Payot, 6, rue Grenus 1211, Genève 11, C.C.P.-12.236 (FS. 16). — **SYRIE.** Librairie Sayegh Immeuble Diab, rue du Parlement. B.P. 704. Damas. — **TCHÉCOSLOVAQUIE.** S.N.T.L., Spalena 51, Prague 1-(Exposition permanente); Zahranicni Literatura, 11 Soukenicka 4, Prague 1. Pour la Slovaquie seulement : Nakladatelstvo Alfa, Hurbanovo nam. 6, Bratislava. — **TOGO.** Librairie Evangélique, BP 378, Lomé; Librairie du Bon Pasteur, BP 1164, Lomé; Librairie Moderne, BP 777, Lomé. — **TUNISIE.** Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis. — **TURQUIE.** Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi; Beyoglu, Istanbul. — **U.R.S.S.** Mezhdunarodnaja Kniga, Moscou, G-200. — **URUGUAY.** Editorial Losada Uruguaya, S.A. Librería Losada, Maldonado, 1092, Colonia 1340, Montevideo. — **VIËT-NAM.** Librairie Papeterie Xuân-Thu, 185. 193, rue Tu-Do, B.P. 283, Saigon. — **YOUgoslavIE.** Jugoslovenska Knjiga, Terazije 27, Belgrade. Drzavna Zaluzba Slovenija, Mestni Trg. 26, Ljubljana. — **REP. DU ZAIRE.** La Librairie, Institut politique congolais. B.P. 2307, Kinshasa. Commission nationale de la République du Zaïre pour l'Unesco, Ministère de l'éducation nationale, Kinshasa.



EUROPE



AMÉRIQUE LATINE



UNION
SOVIÉTIQUE



RÉGIONS ARCTIQUES



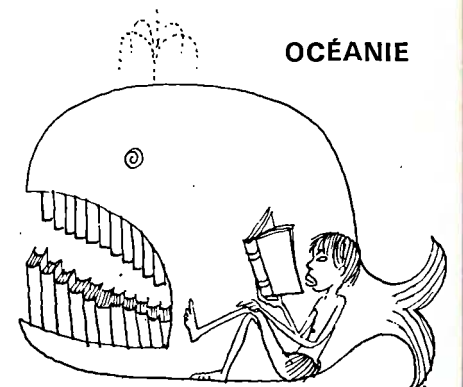
AMÉRIQUE DU NORD



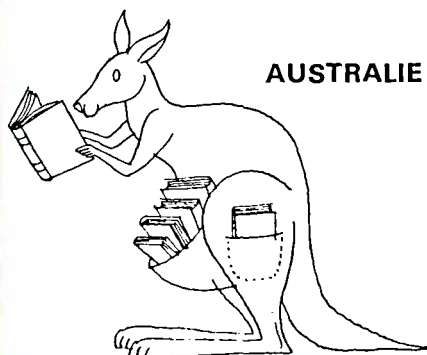
ASIE



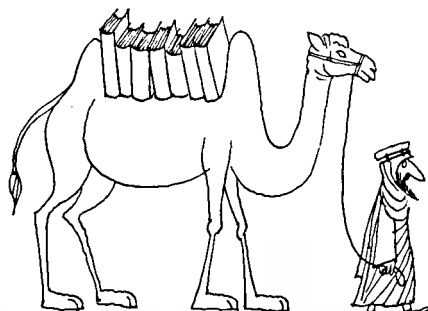
HONGRIE



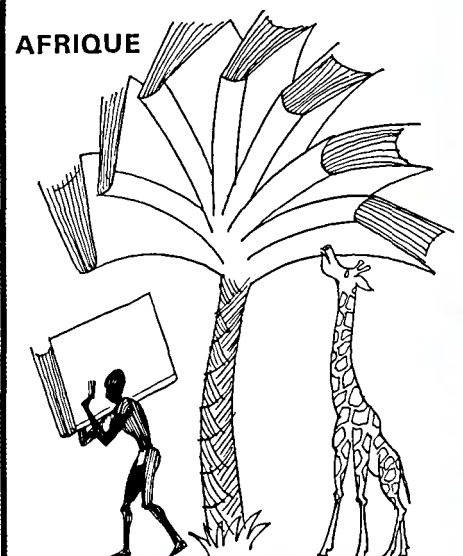
OCÉANIE



AUSTRALIE



PAYS ARABES



AFRIQUE